

Le drapeau tricolore / par Auguste Ricard


BnF Gallica

LE DRAPEAU TRICOLORE,

PAR AUGUSTE RIGARD.

TOME II.



PARIS,

Chez { LECOINTE, quai des Augustins, 49.
CORBET, quai des Augustins, 61.
PIGOREAU, place S.-G.-l'Auxerr., 20.

1831.

LE

DRAPEAU

TRICOLORE.

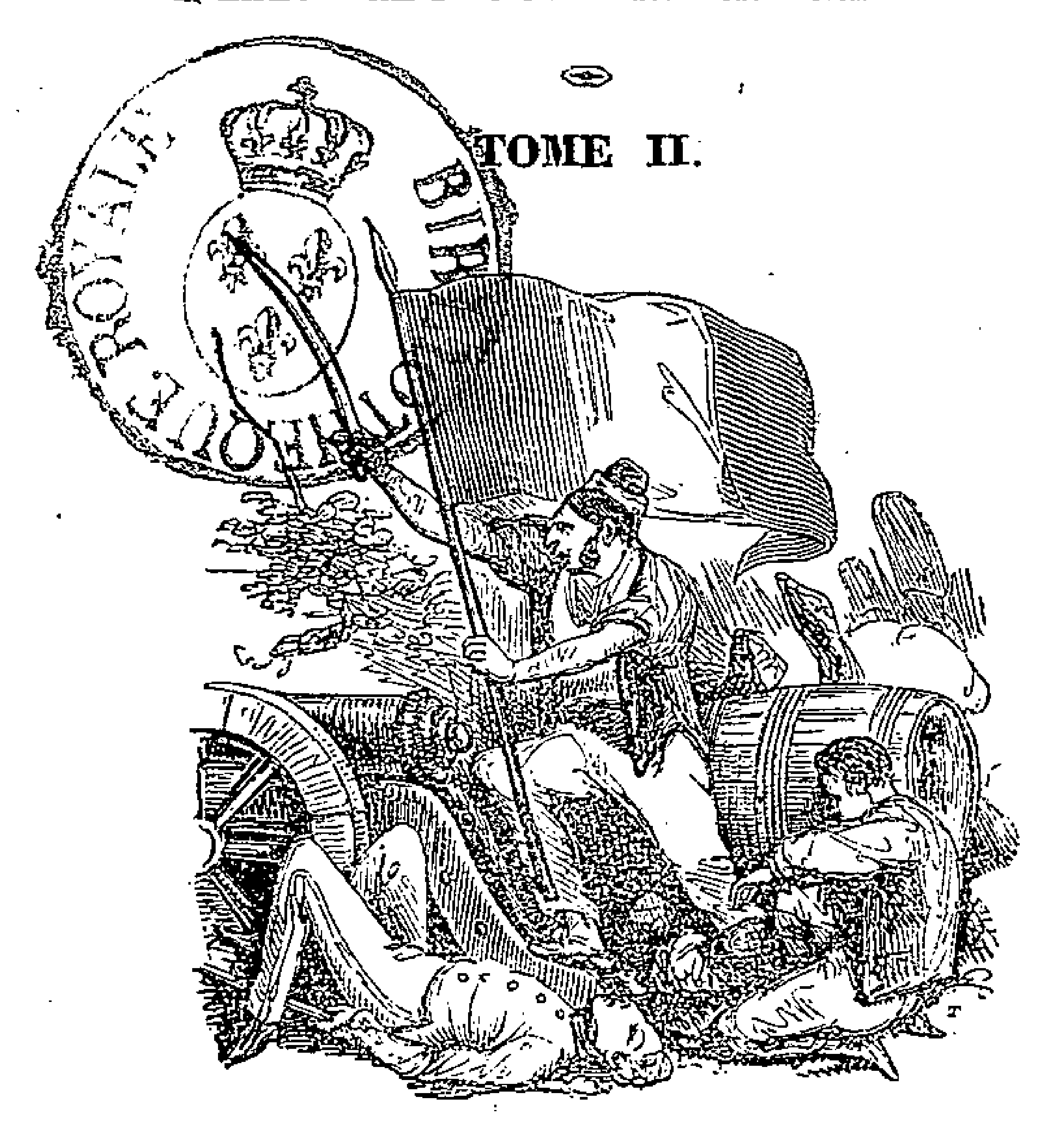
IMPRIMERIE DE A. HENRY,
RUE GÎT-LE-COEUR, N. 8.

LE

DRAPEAU TRICOLORE,

PAR AUGUSTE RICARD.

TOME II.



PARIS,

Chez { LECOINTE, quai des Augustins, 49.
CORBET, quai des Augustins, 61.
PIGOREAU, place S.-G.-l'Auxerr., 20.

1831.

LE

DRAPEAU TRICOLORE.

CHAPITRE PREMIER.

—

LE FIGARO ET LE SÉMINARISTE.

Il y avait deux partis alors......

Le marquis d'Ambreville, tout gonflé de ses projets aristocratiques, voyait un brillant avenir se déployer devant lui. Tout allait pour le mieux; le bon Polignac était en-

fin à la tête des affaires; il allait tout désorganiser en France, ou, pour mieux dire, il allait tout arranger d'une manière convenable: on rendrait aux marquis leurs vassaux, leurs donjons féodaux; eux seuls pourraient avoir des pigeons, un curé leverait les dîmes en paix dans sa cure. L'heureux d'Ambreville voyait déjà en imagination sa petite juridiction seigneuriale, dans laquelle il faisait pendre ses vassaux selon son bon plaisir, tandis qu'il n'admettait à merci que ses vassales. Tout le reportait au temps de sa jeunesse, lorsque, colonel de Royal-Cravate, jeune et superbe, il faisait battre les vilains, et s'humanisait avec les vilaines; il passait par-dessus les années, sautait à pieds joints sur

quarante ans, et se représentait une noce de villageois, l'épouse fraîche et jolie, l'époux timide et embarrassé; après la cérémonie, il envoyait le jeune homme à la promenade, et entrait dans la chambre nuptiale de la jeune fille pour exercer certains droits auxquels de père en fils ses ancêtres avaient toujours beaucoup tenu; c'était charmant, délicieux. Après, venait la cour, les grandes entrées, les talons rouges, la maîtresse du roi, la maîtresse du ministre, les petits soupers, et cætera.

—Oh! monsieur de Polignac, s'écriait-il, que le ciel vous bénisse, comme il vous inspire! Encore quelque temps, et, grâce à vous, ces petits commerçans, qui s'appellent

les industriels, et qui ont acheté nos châteaux, ne monteront plus dans les carrosses du roi.

Plein de ces idées, il passa dans l'appartement d'Antoinette; il voulait lui proposer un ameublement nouveau, des perles, des bijoux, des dentelles, tout ce qui pourrait enfin flatter la vanité de la fille d'un homme qui allait ajouter à ses cent cinquante mille livres de rente les rentrées nouvelles de l'indemnité, et toutes les redevances qu'il entrevoyait dans l'avenir; pour lui, il allait renouveler son chenil, refaire ses équipages de chasse, et augmenter son train de trois ou quatre nouveaux piqueurs.

— Cette infâme révolution, se disait-il en se rendant à la chambre

d'Antoinette, cette infâme révolution a peut-être eu quelque chose de bon, c'est le perfectionnement des fusils; oui, le piston vaut mieux que les pierres; et, comme je le disais à sa majesté Charles X à sa dernière chasse au tir, la poudre est meilleure aujourd'hui qu'en 1780, les fusils portent plus droit, et sa majesté et moi nous abattons un plus grand nombre de pièces.

Il entra enfin dans la chambre à coucher de sa fille, qui, dans ce moment, était cachée au fond d'un de ses boudoirs les plus reculés. C'était un appartement décoré avec fraîcheur et élégance; il était tendu de satin bleu et blanc; un riche ameublement le décorait, et la jeune fille y faisait ses rêves d'amour sur un

canapé superbe en acajou doré. Devant une riche toilette était un fauteuil de soie, et à côté une psyché, dont la glace penchée livrait aux investigations de la coquetterie depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds.

— Où diable est donc la petite folle, dit le marquis d'Ambreville en s'avançant au milieu de l'appartement ; Antoinette ! Antoinette !

Antoinette ne répondait pas, et le marquis avisa sur le marbre de la toilette quelque chose qui avait l'air d'un journal ; or, le marquis avait une haine d'instinct contre les journaux ; et regardait son abonnement à la *Gazette de France* comme une pénitence ordonnée par le père Lebeau, parce que, disait-il, le bon

vouloir n'a besoin ni d'explications ni d'excuses; que le roi et les gentils-hommes disent un *je le veux* bien sec, et les phrases de tous ces petits écrivains congréganistes, qui ont cependant de bonnes intentions, deviennent inutiles. Ce sera un numéro de la *Gazette* qui aura voltigé jusque chez ma petite-fille; et, sans songer que les numéros de la *Gazette* sont trop lourds et trop pesans pour voler sur la toilette d'une jolie femme, il étendit la main sur le journal, et y porta un air ennuyé.

— Oh, oh! dit-il en regardant la vignette, un jésuite en robe longue, un vénérable prêtre, pâle, décharné, et menacé de coups de bâton par un rustre; voilà Bazile et Figaro;

mais les coquins ont voulu armer les peuples contre notre belle congrégation ; voyons, voyons ce que disent ces messieurs.

« M. de Polignac. »

—Ah ! voilà le titre de l'article.

« M. de Polignac, sans talent, sans.........

—Comment ! les misérables ! parler ainsi d'un ministre du roi, d'un bon gentilhomme !.... Passons : Eh bien ! à merveille, ici ils se moquent des héros de Coblentz ; là ils insultent les ailes de pigeon et les talons rouges ; ils parlent sans respect des armées étrangères ; ils appellent M. de Bourmont un traître, M. de Montbel une bête, M. d'Haussez un petit tracassier d'administration, et ont l'infamie de traiter d'aveugle un au-

guste personnage! Quel écrit infâme! quel pamphlet épouvantable! quel libelle odieux! Ma fille! ma fille! Antoinette! Antoinette!

Et le marquis, tout en froissant le journal entre ses mains, enflait sa voix et emplissait tout l'appartement de ses cris. Antoinette ouvrit une petite porte, et se présenta subitement devant son grand-père. Une robe du matin élégante enveloppait son corps gracieux, ses cheveux blonds retombaient sur sa figure, et elle tenait à la main un petit livre qu'elle semblait vouloir cacher.

— Antoinette, dit le marquis, comment se fait-il que vous ayez chez vous un pareil journal?

— Mon papa, c'est que..... je ne sais.....

— L'avez-vous lu, mademoiselle?

— Oui..... non..... C'est que, mon papa, dit la jeune fille en faisant la petite mine la plus drôle, j'avais le projet de vous prier de me mener au spectacle, et je voulais voir à quel théâtre......

— Mais avez-vous lu le journal, mademoiselle?

Antoinette avait un caractère franc; jamais elle n'avait menti jusque-là, et elle sentait qu'elle était engagée dans une voie qui l'éloignait de la vérité; elle prit donc un air sérieux, et regardant son grand-père avec assurance :

— Oui, monsieur, lui dit-elle, je l'ai lu.

— Vous l'avez lu, mademoiselle? et qui vous l'a procuré? car je ne

pense pas que vous employiez l'argent de votre pension à des abonnemens semblables.

— Non, mon papa, reprit modestement Antoinette, je ne suis point abonnée à ce journal, et, comme vous le présumez, il m'a été donné par quelqu'un ; mais puisqu'il paraît que cette faute est si grande à vos yeux, et que peut-être vous ne la pardonneriez pas, je ne vous nommerai point la personne.

M. le marquis d'Ambreville connaissait le caractère décidé de sa petite-fille ; il savait qu'il n'obtiendrait pas d'elle une dénonciation, et il n'insista pas davantage; mais apercevant le livre que tenait Antoinette, il voulut savoir quel il était, et crut même reconnaître, dans le petit

volume relié, une Imitation imprimée sur vélin, cadeau récent d'une chanoinesse; Antoinette lui tendit le livre, et le marquis, l'ouvrant au hasard, lut les vers suivans :

Voyez ce drapeau tricolore,
Qu'élève en périssant leur courage indompté ;
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la Liberté !

Ce cri, c'est envain qu'il expire,
Il revivra. . . . .

— Comment! mademoiselle, dit le vieux marquis rouge de fureur, et jetant le livre au milieu de l'appartement, comment, mademoiselle, la liberté! vous lisez des livres semblables! mais, par exemple, vous me direz quel est l'empoisonneur qui les met dans vos mains.

Ici, Antoinette, qui n'avait pas à défendre des intérêts qui lui fussent chers, déclara naïvement que les odes de Lebrun lui avaient été données par son professeur de littérature, professeur recommandé au marquis par le père Lebeau lui-même.

— C'est bon, dit le marquis, en mettant le livre dans sa poche; écoutez-moi, Antoinette, j'ai besoin de m'expliquer avec vous.

Il s'assit dans un fauteuil, et attira doucement sa fille près de lui.

—Ma chère Antoinette, lui dit-il, je vois avec peine que nous ne nous entendons pas; vous paraissez avoir des idées qui ne sont en rapport ni avec votre naissance, ni avec l'éducation que je vous ai donnée. Vous êtes

une d'Ambreville, ma fille, c'est-à-dire que vous êtes d'une classe privilégiée; vous êtes au-dessus de tous les petits bourgeois, de tous les gens de rien qui malheureusement nous entourent, et qui parlent sans cesse de leur instruction et de leur richesse. Cette dernière chose est vraie, ils sont riches; mais qu'importe? vous l'êtes plus qu'eux. Je vous vois d'une familiarité et d'une bonté avec vos domestiques qui me fatiguent; ce n'est pas cela, ma fille. Destinée à être présentée à la cour, à épouser un homme d'un grand nom, que dira-t-on de vous dans la famille où vous entrerez? Votre frère m'inquiète aussi; j'ai été obligé de le faire entrer à l'école qu'on appelle Polytechnique, mot nouveau, institution entachée des souvenirs de

l'ogre de Corse, et il y prend de forts mauvais principes; je le dépayserai, je l'attacherai à une ambassade en Espagne, et la camarilla le formera. Pour vous, mademoiselle, je vous déclare que si je surprends encore ici quelque *Figaro*, quelque Lebrun, je vous fais passer six mois au couvent. Vous avez surtout une espèce d'amitié pour le fils de notre voisin, M. Ledru, qui ne me convient nullement; ce sont des gens du peuple. Le vieux Pierre Ledru est un grand coquin qui a eu, il est vrai, dans le temps, le bonheur de me sauver la vie; mais ce n'est pas une raison pour que vous voyiez le petit-fils, M. Brutus. Brutus! ce nom seul me fait mal, et rappelle toute la vie criminelle du grand-père!

Ce Brutus était un grand coquin de Rome, au nom duquel on a fait beaucoup de mal à Paris, et mademoiselle Antoinette d'Ambreville ne peut, sous aucun prétexte, connaître quelqu'un qui porte ce nom-là !

— Mais....., mon père, interrompit Antoinette.

— Je sais ce que vous allez me dire, reprit le grand-père, vous avez joué ensemble étant enfant, vous avez appris à lire dans le même livre; des niaiseries, des souvenirs puérils!... tout cela est un malheur qui ne serait point arrivé si madame votre mère m'eût écouté.

Antoinette regardait le marquis avec des yeux où nageaient quelques larmes; son cœur était gros de soupirs, mais, connaissant l'ogueilleuse

opiniâtreté du marquis, elle n'osait essayer de défendre l'ami de son enfance, le compagnon de ses jeux, celui auquel elle pensait sans cesse, le jeune Brutus, qui portait le nom d'un des plus grands coquins de Rome; lorsque son grand-père ajouta :

— Je vous dis tout cela, mademoiselle, parce que je sais que dernièrement M. Brutus Ledru est entré dans la cour de mon hôtel, je ne sais sous quel prétexte, vous étiez à votre fenêtre, et vous l'avez salué très-affectueusement; oui, mademoiselle, très-affectueusement.

— Mais, mon père, dit Antoitoinette les larmes aux yeux.....

— Il ne faut pas nier, reprit le marquis avec vivacité, le fait est

vrai, le père Lebeau en a été le témoin, et il me l'a rapporté.

— La charité chrétienne du père Lebeau aurait pu mieux l'inspirer, pensa la douce Antoinette.

— Du reste, ma fille, reprit plus doucement le vieux marquis, tout est dit, vous ne saluerez plus ce jeune homme auquel aucun intérêt ne vous attache, et n'en parlons plus, s'il vous plaît. Je n'étais pas venu pour vous gronder, ma chère Antoinette, mais pour vous engager à venir avec moi courir les marchands, j'ai le projet de vous faire belle; voulez-vous me suivre dans la rue Vivienne?

Antoinette s'excusa sur quelques affaires, et le vieux marquis continua :

— Vous désirez aller ce soir au spectacle, ma bonne amie? Où voulez-vous aller? François ira retenir une loge.

Antoinette avait perdu l'envie d'aller au spectacle; cependant elle n'osa pas refuser, et le marquis, en sortant de chez elle, lui recommanda de s'habiller avant le dîner, pour ne pas manquer la première pièce.

En passant chez lui, le marquis rencontra le père Lebeau. La figure du jésuite était rayonnante; on voyait sur son visage l'éclair d'une joie maligne, et le contentement de la haine satisfaite.

— Monsieur le marquis, dit-il, vous y voilà! Grâces aux travaux de la congrégation et au doigt de Dieu qui veille sur les intérêts de la

France, les choses vont reprendre leur vieille allure; son altesse sérénissime M. le prince de Polignac m'en a donné sa parole, nous allons écarter la Charte.

— Vous avez vu Polignac?

— Oui, monsieur le marquis.

— Et il vous a dit?...

— La vérité, monsieur le marquis; le prince a une mission du Saint-Esprit.

— En vérité! Et que lui a dit le Saint-Esprit?

— Il lui a dit, monsieur le marquis, que sa majesté Charles X régnait par la grâce de Dieu.

— Le Saint-Esprit a dit vrai, mon père.

— Le Saint-Esprit ne ment jamais, reprit le jésuite avec le plus grand

sang-froid. Or, Dieu qui a donné la France au roi ne lui a point imposé la Charte; la Charte est une œuvre de Satan, qui a été soufflée au prédécesseur de Charles, probablement parce qu'il n'avait point été sacré à Reims. Charles l'a bien jurée, il est vrai; mais puisque Dieu parle, et qu'il déclare lui-même que c'est une œuvre diabolique, il est évident qu'il faut obéir aux ordres d'en-haut.

— Sans doute, mon père.

— Et que renverser la Charte n'est point un parjure, mais au contraire une action sainte et chrétienne.

— Vous raisonnez très-bien, dit le vieux marquis.

— La Charte renversée, reprit le jésuite, qui connaissait le faible du marquis, nous rétablissons tous vos

droits anciens et même votre régiment de Royal-Cravate.

Ici le marquis fit entendre un rire singulier qui aurait pu passer pour stupide, mais que le jésuite fit semblant de trouver spirituel.

— Mon père, dit le marquis d'Ambreville comme par réflexion, vous venez de me dire que Polignac a vu le Saint-Esprit, et vous avez vu Polignac?

— Oui, monsieur le marquis.

— Comment est fait le Saint-Esprit, s'il vous plait?

Le jésuite regarda fixement M. d'Ambreville pour voir si dans sa figure il trouverait la moindre trace d'ironie ou de causticité; mais le marquis était de ces vieux gentilshommes qui croient aux miracles

comme à leur arbre généalogique; il avait une croyance robuste, et c'était de la meilleure foi du monde qu'il faisait cette question. Le père Lebeau fut content de son examen, et il répondit avec dignité à son bénévole auditeur.

— Je n'ai pas interrogé le prince là-dessus, monsieur le marquis; mais dans notre compagnie nous avons beaucoup de saints hommes qui ont été en communication directe avec l'Esprit Saint, et je pourrai vous dire ce qui en est. Figurez-vous, monsieur le marquis, une voix intérieure qui parle au cœur, à l'âme, à l'entendement, ou bien encore une fumée ou une clarté qui sent bon : autrefois c'était un oiseau messager, la colombe de l'arche ; aujourd'hui

c'est quelque chose de plus vague, une fumée, comme je vous dis, une sensation délicieuse, un nuage jaune.

— Ah! oui, j'entends, dit le marquis, du romantique.

— On n'est pas bête comm ce vieux roquentin, pensa le jésuite.

— Le père Lebeau est un homme très-saint, très-savant et très-éloquent, se dit à lui-même le marquis. Et, mon père, est-ce demain qu'on renverse la Charte?

— Non, monsieur le marquis, pas demain, mais dans trois mois, dans six mois, dans un an; il faut auparavant museler l'hydre des révolutions, il faut nous entendre avec l'Espagne, et demander les derniers ordres de Rome.

— Vous avez raison, mon père,

dit le marquis, je vais trop vite; détruisons donc la Charte en mettant à ce grand ouvrage tout le temps nécessaire. Mais tandis que nous y travaillons, savez-vous ce que fait votre pénitente?

— Elle dessine, je pense, une vue du collége des jésuites à Rome.

— En aucune manière, mon père, elle lit le *Figaro* et les poésies de Lebrun.

—Le *Figaro !* s'écria le jésuite pâlissant de colère, un journal impie! Lebrun, un républicain! Ah! monsieur le marquis, nous sommes perdus si mademoiselle d'Ambreville lit des ouvrages semblables. Depuis que M. Ernest est entré à l'École Polytechnique, il a échappé à ma di-

rection, à mes conseils; il a passé dans le camp des Amalécites.

— Dans le camp des Amalécites! Mon père, qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

— C'est une figure, monsieur le marquis, c'est une figure. Les Amalécites étaient un peuple maudit de Dieu; nous avons un père de notre compagnie qui en a parlé; mais, monsieur le marquis, ne croyez-vous pas que le *Figaro* a été remis à votre petite-fille par un des membres de la famille Ledru, par ce jeune Brutus?...

— Je ne sais, répondit le marquis, mademoiselle d'Ambreville a refusé de s'expliquer là-dessus.

Alors le jésuite, qui avait à parler à M. d'Ambreville de choses qu'il est inutile de mentionner ici, prit le

bras du crédule marquis et passa avec lui dans un cabinet particulier.

Tandis que dans l'hôtel d'Ambreville le vieux gentilhomme était satisfait des affaires publiques et mécontent de la conduite particulière de son petit-fils et de sa petite-fille, Pierre Ledru sortait de la maison voisine qu'il habitait, et allait promener au Luxembourg sa verte vieillesse. Il ôta un moment son chapeau quand il fut dans la rue, et montra son front haut et chauve; les cheveux blancs qui garnissaient encore le derrière de sa tête tombaient sur le large collet de son habit marron; et, après avoir passé la main sur son front nu, il replaça son castor sur son chef, non cependant sans lui donner une légère incli-

naison vers l'oreille gauche; sa cravate, haute et nouée sans être serrée, laissait voir son cou; des nageoires blanches ombrageaient ses joues; son pantalon bleu venait tomber jusque sur ses souliers à cordons, et il portait à la main un grand bâton noueux. Tel il était, trente-trois ans auparavant, lorsqu'il se présentait au club, et qu'il faisait une motion en faveur de la souveraineté du peuple, et contre les despotes et les ci-devans. Le temps avait volé, et avait blanchi les cheveux et ridé le visage de Pierre Ledru; mais les traces qu'il avait laissées sur son corps n'avaient point passé jusqu'à son âme; il était toujours aussi républicain qu'en 93. Le consulat l'avait d'abord mécontenté; le consulat à vie l'avait

brouillé avec Napoléon, et l'empire, loin de le séduire, n'avait fait qu'aigrir ses passions républicaines. A l'avénement de Louis XVIII, il ne vit pas la Charte, il ne vit que la rentrée d'une famille qu'il n'aimait pas; et maintenant que la liberté lui semblait expirante, et que la venue de M. de Polignac au ministère était pour lui le complément de la contre-révolution, il s'acheminait tristement vers le Luxembourg, baissant vers la terre des yeux irrités, de peur de rencontrer quelque objet qui blessât sa susceptibilité républicaine. Parvenu dans le haut de la rue de Tournon, il aperçut un magasin de parfumeries dont l'enseigne était bariolée de toutes les armes de la famille des Bourbons; on voyait écrit au-

dessus : N***, *Parfumeur de Sa Majesté le Roi de France, et de Leurs Altesses Royales le Duc et la Duchesse d'Angoulême.* Quoique ce spectacle dût lui être habituel, une violente indignation se manifesta sur son visage.

— Toujours eux, dit-il, eux que le seul nom de la liberté a fait fuir il y a trente ans, qui, pendant le règne despotique d'un homme extraordinaire, pendant que tout combattait en Europe, se sont tenus cachés dans une taupinière anglaise, et n'en sont sortis que lorsque tous ceux qui accablaient la France les ont appelés! Ils sont donc venus, ils se sont amusés pendant un an à faire des réactions du bon plaisir. Celui qui n'avait d'autre défaut que

de n'être pas républicain, est venu les en chasser; il a soufflé, ils ont disparu. L'étranger les a ramenés de nouveau, et maintenant les voilà avec leurs prêtres, leurs courtisans, et toutes ces vieilles plaies que nous avions cicatrisées, et qui nous rongent de nouveau.

Le vieillard poussa alors un profond soupir, et il entra dans le Luxembourg, songeant au temps où il avait vu ce jardin triste et silencieux, hérissé d'arbres de la liberté et de pavillons aux trois couleurs :

— Alors, se disait-il, nous étions un grand peuple, nous étions le peuple souverain. Il y avait une carrière pour nos enfans; quand ils n'avaient pas de talent, ils étaient

confondus avec leurs égaux parmi le peuple; s'ils profitaient de l'éducation nationale, ils s'élançaient, il leur était permis de rendre des services à la patrie. O mon pauvre Brutus, que deviendras-tu? Il te faudra te courber devant un prêtre et lui demander pardon pour ton nom républicain! ....

En parlant ainsi, il s'avançait parmi les arbres, et l'individu à qui il pensait, Brutus, s'offrit bientôt à ses regards. Le jeune homme était adossé contre un des tilleuls du jardin, et il paraissait écouter un homme revêtu d'une longue soutane noire, qui, les bras croisés sur la poitrine, parlait avec componction.

— Mon petit-fils avec un prêtre! se dit le vieux républicain en colère,

avec un de ces corbeaux qui couvrent de leurs croassemens la voix des citoyens libres ! Que dit à Brutus cet empoisonneur public ; veut-il séduire sa jeunesse, veut-il m'enlever cet enfant ?

Pierre Ledru se glissa doucement jusqu'auprès de ces deux personnes, et il parvint jusqu'à l'arbre contre lequel s'appuyait son petit-fils. Il eut l'adresse de jeter sur eux un coup d'œil rapide, et il fut satisfait de ce premier examen. Le porteur de la longue soutane noire était un jeune homme d'une figure pâle, mais impassible et commune ; ses yeux étaient sans éclat, sa contenance était gauche, et la manière dont il parlait pleine d'une componction hypocrite. Le jeune Brutus regardait le sémina-

riste avec un air d'ironie qui rassura son grand-père.

— Bon ! se dit Pierre Ledru, Brutus ne donne pas dedans ; écoutons.

— Monsieur, (c'était le séminariste qui parlait) j'ai fait bien du chemin à pied ; je suis un des enfans de Migné, lieu illustré par un très-grand miracle, et quand j'ai vu cette belle croix qui brillait dans les airs je me suis converti.

— Vous étiez donc idolâtre ? reprit Brutus d'un ton bref.

— Non, mon bon monsieur, dit le séminariste, j'ai toujours été chrétien, grâce à mon père, à ma mère, et au curé de ma paroisse qui m'a baptisé. Mais j'étais un pécheur ; oui, mon frère, un pécheur endurci ; les missionnaires ont changé mon

cœur, le miracle de Migné a été fait pour moi; alors j'ai quitté la charrue de mon père, j'ai pris la soutane; je suis tonsuré, mon frère, j'ai eu des songes; et, pour obéir aux ordres du ciel, je viens me jeter aux pieds de la duchesse d'Angoulême; elle me fera entrer dans un séminaire, je prendrai les ordres, je reconnaîtrai pour mon souverain spirituel et temporel notre saint-père le pape, et j'irai instruire mes frères.

— Vous êtes un pauvre jeune homme fou, lui dit tranquillement Brutus, les jésuites vous ont tourné la tête, la croix de Migné est une jonglerie de charlatan qui vous a séduit. Quand vous conduisiez la charrue de votre père, vous étiez un homme

estimable et utile, vous allez devenir un fanatique dangereux. Vous avez eu des songes, dites-vous? c'est sur la foi d'un songe que vous êtes venu à Paris pour vous jeter aux pieds de la duchesse d'Angoulême? Moi aussi je rêve; j'ai rêvé cette nuit que tous les eunuques du sérail me proclamaient empereur des Turcs, que toutes les odalisques attendaient de moi le mouchoir; que diriez-vous de moi si je partais pour Constantinople?

— Ah! mon frère, quelle différence! reprit vivement le jeune séminariste, votre rêve vient du démon, témoin les odalisques dont vous me parlez; le mien vient de Dieu. Si je vous racontais.....

— C'est inutile, dit Brutus; mais

comment pouvez-vous dire, vous, Français, vivant sous la Charte et sous le gouvernement d'un roi qui a juré de la maintenir, que vous reconnaissez pour votre souverain temporel le pape.

— C'est, mon frère, que je suis engagé dans la sainte-milice.....

On voyait que le jeune séminariste n'osait pas ouvertement contredire son interlocuteur, soit qu'il ne voulût pas même entendre des argumens qui lui paraissaient impies, soit qu'il ne voulût pas indisposer un homme auquel il avait le dessein d'adresser une demande; il prit donc un air piteux, et se contenta de dire :

— Que la Sainte-Vierge et les saints vous soient en aide, mon frère; que Saint-Ignace de Loyola vous protége!

Au nom d'Ignace de Loyola, un rire convulsif, parti de derrière l'arbre auprès duquel se trouvaient les deux interlocuteurs, leur fit retourner la tête, et Brutus aperçut son grand-père, qui, les deux mains sur les côtés, cherchait inutilement à réprimer sa gaieté.

— Qu'Ignace de Loyola te protége, Brutus, et te soit en aide ; mais que diable fais-tu avec ce corbeau échappé?

Cependant le jeune séminariste, étonné de cette brusque interruption, et tourmenté d'ailleurs par un besoin qu'il n'avait pas osé avouer à Brutus, s'affaiblit tout d'un coup; ses joues pâlirent, ses lèvres devinrent bleues, et il parut prêt à se trouver mal.

— Monsieur, lui dit Brutus avec dignité, je vois ce que c'est, vos songes ne vous ont pas nourri, votre désir de voir la duchesse d'Angoulême a laissé votre estomac vide. Ce n'est point le moment de vous rappeler le miracle de Migné, ni de combattre les erreurs dont vous êtes la victime; veuillez permettre que je partage ma bourse avec vous, prenez mon adresse, venez me voir, et nous causerons.

En parlant ainsi, Brutus glissa quelques écus dans la main du séminariste, et lui montrant du doigt une des sorties du jardin, il lui fit entendre de courir au plus pressé et de se diriger sans retard sur un des modestes restaurateurs qui sont si nombreux dans le quartier latin.

— Voilà donc à quoi tu emploies l'argent de tes semaines, lui dit Pierre Ledru dès qu'ils furent seuls; tu nourris des jésuites, tu réchauffes dans ton sein ces vipères qui nous déchireront dès qu'elles en auront le pouvoir, et qui déjà ont commencé à mettre leurs dents sur le cadavre de la patrie! Ah! Brutus, Brutus! *tu quoque!*

Le *tu quoque, mi Brute!* était les quatre seuls mots de latin que connût Pierre Ledru, et il les employait souvent, surtout lorsqu'il se trouvait avec son petit-fils; il était rare que dans une de leurs conversations le jeune homme échappât au *tu quoque*.

— Mon père, dit tendrement Brutus en prenant le bras du vieil-

lard et en l'engageant à continuer sa promenade, j'aime aussi peu les jésuites que vous; cependant j'établis entr'eux et les prêtres et les véritables ministres du Seigneur une différence que vous ne faites pas.

—Parce que tu n'as pas vécu avant la révolution, parce que tu n'as jamais payé la dîme, et que tu ignores les infamies......

— Pardon, mon père, pardon; grâce à l'éducation libérale que mon père et vous m'avez donnée, je n'ignore rien de ce qui s'est passé en France; mais vous-même pouvez vous souvenir que presque tout ce qu'on appelait avant la révolution le bas clergé en a adopté les principes et a marché avec elle.

—Ils n'ont pas voulu s'assermenter.

— Ce fut peut-être une faute du gouvernement d'alors que d'exiger un serment qui mit en jeu les consciences; néanmoins, beaucoup de prêtres le prêtèrent. Mais, mon père, le pauvre jeune homme que je viens de secourir est un jésuite.

— Sans doute, reprit le vieux Ledru, il te l'a avoué lui-même, il t'a fait tous ses contes à l'aise; il t'a parlé de la croix de Migné, de la duchesse d'Angoulême, et tu n'as pas marché sur cette vipère!

— Et n'avez-vous pas vu, reprit Brutus, que le jeune homme n'est pas un trompeur, mais un trompé? C'est un homme, d'ailleurs, un Français, ne devais-je pas le secourir? Il viendra me voir, et je tâcherai de le faire retourner à sa charrue et

de lui faire quitter les jésuites.

— Tu feras bien, Brutus, tu feras bien; mais ce n'est pas ainsi que nous entendions les choses en 93.

— En 93, mon père, reprit Brutus, vous avez fait des choses que nous ne referions pas aujourd'hui si des circonstances analogues se présentaient.

— Brutus! dit le vieux Ledru d'un air mécontent.

— En 93, la liberté, trop nouvelle encore, vous enivra, et cet enivrement fatal engendra des malheurs que le ciel, j'espère, détournera de notre patrie si nous avons encore une révolution.

— Une révolution! s'écria le vieux patriote en serrant les poings, une révolution! Vienne une révolution,

et on verra de quel bois se chauffe Pierre Ledru.

— Non, mon père, lui dit Brutus, s'il survenait une révolution, vous suivriez la ligne tracée par la raison et le droit, vous combattriez pour une liberté légale et rien de plus. La liberté est une nécessité; il faudra tôt ou tard que les rois sachent qu'ils sont faits pour nous et non pas nous pour eux; cela, mon père, nous le leur apprendrons sans échafaud.

Le vieux Ledru disputait et ne cédait le terrain que pied à pied; il tenait à ce qu'on fît disparaître du sol sacré de la patrie tous ceux pour lesquels la liberté n'était pas un besoin et qui profitaient du despotisme. Le nombre en était

grand, et, tout en continuant sa promenade avec son grand-père, le jeune Brutus voyait avec peine que Pierre Ledru était aussi ultra dans son opinion que le marquis d'Ambreville dans la sienne.

Brutus calma le vieillard autant qu'il le put; il rendit sa promenade agréable, revint avec lui à l'imprimerie, et il se remit avec activité à ses travaux journaliers.

CHAPITRE II.

—

LES LETTRES DE CHANGE.

Des billets tant qu'on veut, pas
de lettres de change.

Tandis que le jeune Ernest d'Ambreville continuait ses études à l'École Polytechnique et songeait aux beaux yeux noirs d'Adélaïde, le temps s'écoulait, et l'époque des paiemens des lettres de change qu'il avait souscrites pour les Ledru approchait. Autrefois, la noblesse

faisait des dettes avec une facilité merveilleuse; les jeunes marquis devaient au tailleur, au maquignon, aux juifs, aux chrétiens, à tout ce qui pouvait leur prêter, et ils s'inquiétaient fort peu de ce que deviendraient leurs créanciers, parce qu'ils étaient d'une classe privilégiée, et qu'il leur arrivait de payer à coups de bâton, manière expéditive et commode qui n'entame pas les capitaux. De nos jours, les jeunes gens sont plus attentifs, parce que la loi est pour tout le monde, et que Sainte-Pélagie, châtelaine indifférente, reçoit également l'ouvrier endetté et le fils de famille dissipateur. Ernest avait fait toutes ces réflexions; mais il s'inquiétait peu de ce qui arriverait, parce que, quoi-

qu'il sût parfaitement que si les Ledru ne payaient pas il ne pourrait pas racheter sa signature, il pensait que son grand-père paierait, et que dans tous les cas le bien de sa mère, dont une portion était sa propriété légitime, répondrait de sa dette; il était même indispensable qu'il en fût ainsi, puisqu'il avait prêté aux Ledru une somme qu'il ne s'était procurée qu'en prenant des engagemens onéreux dont il ne leur avait pas parlé. Le marquis d'Ambreville saurait donc tout, c'était un malheur inévitable, et alors Ernest éloignait une idée pénible.

— La colère de mon grand-père, se disait-il, je la supporterai; j'irai à Sainte-Pélagie s'il le faut; Adélaïde m'en saura gré, elle m'en aimera

d'autant plus, et puisque je n'ai pas fait une mauvaise action, dormons sur les deux oreilles.

Sur ces entrefaites, se présenta à l'hôtel du marquis un petit vieillard sec et fauve qui présenta hardiment à François une lettre de change qui venait d'échoir.

— Une lettre de change ! dit le bon serviteur, c'est singulier; je croyais que M. le marquis n'en faisait pas.

— Ah ! il est marquis, dit le petit vieillard, je l'ignorais; c'est singulier; M. Valmont, de qui je tiens les traites ne m'en a rien dit; mais n'importe, la lettre de change est échue.

— Puisqu'elle est échue, reprit François, je vais vous conduire chez monsieur, il la paiera.

François prit le chemin du cabinet du marquis, et quand il fut à la porte, il laissa le petit vieillard s'arranger comme il le voudrait. Celui-ci entra doucement, et son hésitation augmenta quand il vit la figure du marquis.

— Diable! se dit-il, c'est le père.

— Qu'est-ce? dit le marquis sans tourner la tête.

— Monsieur le marquis, répondit l'usurier en s'inclinant jusqu'à terre, c'est une..... Mais je crois que je me trompe et que je m'adresse mal; monsieur n'est pas M. Ernest d'Ambreville?

— Non, pas précisément, mais M. Ernest d'Ambreville est mon petit-fils; qu'y a-t-il? Dites toujours.

— Ça se gâte, pensa l'usurier.

Monsieur le marquis, reprit-il d'une voix assurée, c'est une lettre de change de monsieur votre petit-fils.

— Une lettre de change d'Ernest! Voyons.

L'usurier remit le papier fatal au marquis, et celui-ci le prit, l'examina, et dit : C'est bien, monsieur, c'est fort en règle; voilà un portefeuille garni de billets de banque; tenez, monsieur, prenez votre somme.

L'usurier se paya sous l'inspection prudente du marquis; puis il sortit à reculons et en se disant :

— Quel honnête homme de père, quel brave et digne marquis; il paie sans dire un mot, sans faire la plus légère observation : il y a du bon chez ces vieux seigneurs d'avant la révolution. Ah! monsieur Ernest,

vous pouvez revenir chez les agens d'affaires, vous avez du crédit maintenant.

— Mais voilà qui va bien; M. Ernest se forme, dit le marquis quand il fut seul; vingt-cinq mille francs! De mon temps l'Opéra était plus cher, mais c'est encore joli; sans compter tout ce que je ne sais pas : un compte chez Riche, un mémoire chez Sakoski, un autre chez Staub. Tout cela n'est pas certain, mais tout cela est présumable. Allons, l'École Polytechnique se forme..... Oui, mais elle se forme un peu vite. C'est que c'est énorme, vingt-cinq mille francs! Je n'ai pas voulu paraître contrarié devant ce vil marchand d'argent quand il est venu avec son papier timbré; mais

encore une fois, vingt-cinq mille francs, c'est cher, et il faut que je sache.... François! François!

François entra.

— François, allez à l'École Polytechnique.

— Ah! monsieur le marquis veut faire sortir M. Ernest.

— Non, allez chercher le portier de l'École, et me l'amenez.

Le bon François prit un cabriolet de l'hôtel pour faire sa commission avec plus de promptitude, et il se dirigea vers l'École.

— C'est inquiétant, se disait le marquis en se promenant dans son cabinet, c'est fort inquiétant, ce jeune homme va trop vite. Allons, j'irai ce soir à l'Opéra avec le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, je

courrai dans les coulisses, et j'apprendrai bien là quelle est la nymphe qui fait faire de si belles choses à M. Ernest. Ving-cinq mille francs! mais c'est exorbitant, tout a renchéri depuis la révolution, jusqu'aux danseuses de l'Opéra. Ah! M. Sosthène, au lieu de faire allonger les jupons vous devriez surveiller les petits soupers.

Au milieu de ces jérémiades, François arriva avec le portier de l'École; c'était un vieux soldat qui avait servi dans la garde impériale, probe, sévère sur la discipline, mais bon et indulgent avec les élèves, dont il raccommodait les culottes, et dont il recousait les boutons. Il regardait les jeunes gens de l'École comme l'espoir de la France, et

comme il leur ouvrait et fermait la porte avec exactitude, il se croyait pour quelque chose dans leur éducation.

— C'est moi, disait-il, qui ai la clef du poulailler ; faisant allusion au mot de l'empereur, qu'il connaissait fort bien : « L'École Polytechnique est ma poule aux œufs d'or. »

Il se présente devant le marquis, la tête haute, le regard assuré, et retournant dans ses mains un vieux bonnet de police. Quand François se fut retiré, le marquis se moucha, toussa, cracha, et Bertrand, le portier de l'École Polytechnique, employa le court espace de temps qu'on lui laissait à faire un rapide examen de l'appartement du marquis. Il vit une tenture bleue fleurdelisée, une

pendule qui représentait Louis XIV avec son immense perruque, le buste de Charles X, et enfin un arbre généalogique tout étincelant d'un blason qu'il ne connaissait pas.

— J'ai servi l'ancien, pensa-t-il; mais il paraît que ce vieux grognard a été sous ceux d'avant la révolution. Diable! c'est riche ici, il était sans doute dans les généraux, ou sous les généraux du temps où on ne se battait pas.... Ah! il n'était pas des nôtres; je ne reconnais pas sa figure; et il poussa un gros soupir tout en reportant ses yeux sur le marquis. Celui-ci toisa Bertrand de la tête aux pieds, et, détournant la tête avec indifférence, il lui dit :

— Vous êtes le portier de l'École, mon ami?

— Oui, mon général.

— Mon général! dit le marquis; je ne suis point général, je suis gentilhomme.

— Ah! vous n'êtes point général, reprit Bertrand, bien! Et il passa de l'attitude sournoise qu'il avait prise d'abord à un air plus libre et plus dégagé; le marquis n'étant pas général ne lui en imposait pas le moins du monde.

— Ce n'est pas un troupier, pensa-t-il, pourquoi diable dérange-t-il le portier de l'École! Ah! si ce n'était pas le grand papa de M. Ernest........

— Oui, mon ami, je suis gentilhomme, marquis, entendez vous?

— Fort bien! monsieur le marquis, dit Bertrand; vous êtes marquis,

et moi je suis portier ; chacun son état.

— Hum ! que dites-vous, dit le marquis en colère, vous faites, je crois, une comparaison ?

— Non, monsieur, répondit Bertrand d'une voix ferme, je dis que je suis portier, et le premier portier de Paris.

— Mon ami, dit le marquis en adoucissant sa voix, vous avez raison, je suis persuadé que vous êtes le meilleur portier de Paris, celui qui remplit le mieux les fonctions qui lui sont confiées, et vous allez répondre franchement à mes demandes.

— Si on ne flatte pas un peu cette canaille, pensa-t-il, on ne saurait en venir à bout. Vous connaissez M. Ernest d'Ambreville ?

—Monsieur Ernest? dit Bertrand, je le crois bien, le meilleur élève de l'École !

— Eh bien! monsieur le portier, je suis le grand-père du meilleur élève de l'école.

— Je le sais, monsieur.

— Ne vous serait-il pas égal, mon ami, de m'appeler par mon titre, de dire monsieur le marquis?

— Parfaitement égal, reprit Bertrand, auquel, dans le fond, toutes ces choses importaient peu.

— Vous savez que comme grand-père j'ai le droit de m'informer de la conduite de mon petit-fils?

— Sans doute.

— Quelle est sa manière de vivre?

— Mais il vit comme tous les élè-

ves, se levant à quatre heures du matin, et.....

— Ce n'est pas cela précisément que je veux dire...

— Ah! vous voulez savoir s'il travaille bien? Je ne peux pas vous dire cela, monsieur le marquis, demandez à ses professeurs.

— Ce n'est pas cela. M. Ernest d'Ambreville couche-t-il toujours à l'École?

—Toujours; bien certainement. M. Ernest ne voudrait pas se faire renvoyer!

— Quelles visites reçoit-il?

— Quelques jeunes gens viennent parfois le demander, mais c'est fort rare.

— N'avez-vous pas remarqué quelque dame.....

— Ah! oui, monsieur le marquis.....

— Vraiment?

— Oui, sa sœur vient quelquefois avec sa femme de chambre, ou bien dans un équipage que j'ai vu dans la cour; et même, monsieur le marquis, je vous préviens d'une chose, votre garçon d'écurie n'étrille pas bien vos chevaux; nous nous y prenions d'une autre manière dans la garde impériale.

— Vous êtes certain qu'il ne reçoit pas d'autres visites que celles de sa sœur?

— Oh! oui, monsieur le marquis, je la connais bien; une jolie blonde qui est bien honnête, bien polie, qui a la voix douce; tenez, je crois que je l'entends chanter.

— C'est bien; allez, lui dit le marquis; et Bertrand, heureux d'être débarrassé d'un interrogatoire qui lui pesait, fit demi-tour à droite, et reprit le chemin de l'École.

Dans ce moment, le jésuite Lebeau entra dans le cabinet du marquis; son regard pénétrant découvrit quelque ennui sur le front de son noble protecteur, mais il résolut de laisser venir une confidence sans la demander; et pour cela il voulut parler de choses indifférentes au marquis.

— Monsieur le marquis, lui dit-il, savez-vous ce que le prince de Polignac m'a proposé? il veut me faire archevêque, c'est-à-dire me faire nommer à un archevêché, car

les choses spirituelles ne sont pas à la disposition d'un ministre du roi de France, et, tout ce qu'il peut, c'est de me recommander à notre père commun, sa sainteté le pape. Il s'agit pour moi d'être évêque *in partibus*, évêque de Seringapatan ou de la Terre-de-Feu; ce serait un pas pour arriver au cardinalat et me donner ainsi une espèce de confraternité avec M. de Polignac, qui est un prince romain; mais ce cher ministre se trompe, il ne sait pas à qui il s'adresse : les honneurs et les dignités de l'église ne sont pas faits pour nous, serviteurs des serviteurs de Dieu; nous, humbles membres de la compagnie de Jésus, ne pouvons prétendre ni à l'évêché ni au cardinalat, et nous nous contentons

des rôles bons et utiles que nous a légués notre saint fondateur, le bienheureux Ignace de Loyola..... Évêque! Mais d'abord il faudrait que je fusse prêtre; je ne suis pas prêtre, moi, je suis jésuite.

En parlant ainsi, Lebeau avait la parole brève, le regard insolent et la tête élevée; il ressemblait au fier Peyronnet lorsqu'il se levait du banc des ministres et s'apprêtait à répondre à un membre de la gauche. Ses paroles étaient en contradiction avec son geste et son accent; elles n'étaient qu'un reste d'hypocrisie dont il ne se dépouillait pas tout-à-fait, même devant le marquis; mais celui-ci, qui ne pouvait pas suivre deux idées à la fois, n'avait pas fait grande attention à l'archevêché de Seringapatan, et,

sans répondre au père Lebeau, il lui dit :

— Je suis dans une fort grande inquiétude, mon père, Ernest se dérange tout-à-fait, c'est le meilleur élève de l'École.

— Il a de bien mauvais principes, dit le jésuite.

— Et il fait des dettes, continua le marquis en achevant sa phrase.

— C'est pour acheter des Voltaire et des Rousseau, dit le jésuite.

— Acheter pour vingt-cinq mille francs de Voltaire! reprit le marquis, c'est un peu fort : ce n'est pas possible, et ce qui me tourmente, mon père, c'est que j'ignore à quoi il a employé une si forte somme. Il n'entretient point de filles, il ne sort de l'École que le dimanche, il ne re-

çoit point de visites : je m'y perds.

En parlant ainsi, le marquis mit les lettres de change d'Ernest entre les mains du père Lebeau.

— Vingt-cinq mille francs! dit le jésuite en ouvrant de grands yeux; encore s'il avait donné cela à l'archevêché de Paris pour la châsse de saint Vincent de Paule.

— Saint Vincent de Paule! dit le marquis, ce serait fort cher pour un saint qui n'est pas de ma famille. J'ai envie, mon père, de faire appeler Ernest, et de lui demander tout simplement la vérité; je suis persuadé qu'il la dira.

C'était en effet le meilleur parti à prendre, et sans doute le jeune homme aurait noblement répondu à cette confiance; mais ce n'est point

ainsi que calculent les jésuites; ils ne peuvent pas croire à la franchise, et ils ont un amour pour les moyens détournés qui se trahit dans toutes les occasions.

— Non, monsieur le marquis, dit le père Lebeau, il ne faut pas interroger le jeune homme; il battra la campagne, il vous détournera habilement de la voie, et nous aurons le désavantage de l'avoir prévenu. Laissez, j'ai une idée; je crois tenir le fil d'une intrigue qu'il vous importe de découvrir, je vais rassembler mes pensées un moment.

Le père Lebeau se leva alors, et se mit à se promener dans le cabinet comme un homme qui cherche les inspirations d'en haut; il levait les yeux au ciel; on aurait dit qu'il at-

tendait le Saint-Esprit de M. de Polignac; mais la haine inspirait mieux le jésuite que la rage de l'arbitraire qui tourmentait l'ex-ministre ne conduisait ce prince italien. Le père Lebeau avait des griefs particuliers contre Ledru; en refusant d'imprimer son catéchisme, André Ledru avait offensé son hypocrisie religieuse, et Pierre Ledru, avec sa causticité républicaine, avait trouvé moyen de blesser son amour-propre d'auteur; il se doutait d'ailleurs de l'attachement de Brutus pour Antoinette, et de celui d'Ernest pour Adélaïde; il connaissait le dévouement qui faisait le fond du caractère d'Ernest, et savait que les Ledru étaient dans une position gênée. Un coup de lumière traversa son cerveau.

— Monsieur le marquis, dit-il, je sais où ont passé ces vingt-cinq mille francs.

— En vérité!

— Oui, monsieur le marquis, et je suis persuadé que vous rentrerez dans cette somme, ou que du moins vous pourrez tirer un parti avantageux de la manière dont elle est placée.

— Comment cela, mon pere?

— Vous êtes sûr, cependant, que M. votre petit-fils n'est pas joueur?

— Je le crois.

— Alors, cette somme a été prêtée aux Ledru, j'en suis certain.

— Comment, aux Ledru?

— Oui, monsieur le marquis; il y a trois mois un libraire a manqué

et a emporté aux Ledru une somme assez considérable; ces gens-là sont, comme vous le savez, sans ordre, et se livrant volontiers à la débauche.

— A la débauche! dit le marquis, je l'ignorais.

— Je vous l'assure, continua le jésuite; ils n'ont su que devenir, la banqueroute était là, j'en ai été averti, et je m'attendais à les voir poursuivis comme ils le méritaient; mais le lendemain, à ma grande surprise, tous les billets ont été payés. Or, comment ont fait ces Ledru? Il est certain qu'aucun de leurs confrères ne leur a fait des avances. M. Ernest les voit souvent, je le crois amoureux de mademoiselle Adélaïde...

— La petite-fille d'André, dit dédaigneusement le marquis.

— Oui, la petite-fille d'André.

— Une grisette, reprit le marquis.

— Oui, une grisette; mais il faut l'avouer, monsieur le marquis, une grisette bien élevée, et surtout fort jolie.

— Ce sera une amourette, dit le marquis.

— Je ne sais, continua le jésuite en appuyant sur tous les mots; mais, d'une part, M. Ernest me paraît un homme dont les passions seront sérieuses et constantes; de l'autre, je ne crois ni la famille Ledru, ni mademoiselle Adélaïde Ledru, disposées à se prêter à une amourette; et cela est fort sérieux, monsieur le marquis. Ces gens, au moyen de la jeune fille,

peuvent capter M. Ernest et l'amener à un mariage.

— Un mariage ! s'écria le marquis furieux ; une mésalliance, vous vous moquez, mon père.

— Je ne me moque en aucune manière, continua le père Lebeau avec un air modeste, je vous fais part de mes craintes, et, croyez-moi, elles sont fondées. Je suis persuadé, par exemple, que voilà l'origine de la dette de M. Ernest. Il aura appris la position de la famille à laquelle il compte peut-être s'allier, et il aura tout fait pour le tirer de là.

Le vieux marquis, écumant de colère, prit son castor, l'enfonça sur son vieux chef pelé, et dit :

— J'y vais, je vais leur parler.

Il partit en effet pour aller chez les Ledru.

— Va, dit Lebeau, quand le marquis eut quitté son cabinet, va; de toutes les manières tu vas rompre avec eux. Ah ! messieurs Ledru, vous m'avez offensé ! ah ! monsieur Ernest, vous vous dérobez à mes conseils ! Vous verrez, messieurs, vous verrez ce que c'est qu'un jésuite !

CHAPITRE III.

—

ENCORE LES LETTRES DE CHANGE.

> Je vous paierai, lui dit-elle,
> Avant l'oût, foi d'animal,
> Intérêt et principal.

M. le marquis d'Ambreville n'avait pas à aller bien loin pour arriver chez les Ledru; son cœur, pendant le court chemin qu'il fallait faire pour gagner l'imprimerie, était gonflé d'une amertume aristocratique.

— Ainsi donc, se disait-il à lui-même, mon argent, un argent noble a servi à ces vilains-là, il a

payé leur plomb, leur encre, leur papier, et tous les ingrédiens infernaux dont se servent tous ces gens-là pour répandre les maximes révolutionnaires. Ah! monsieur Ernest, vous avez trouvé le moyen de me frapper à l'endroit sensible!... Encore si ce garçon avait eu une danseuse! mais se ruiner pour un imprimeur! En vérité, si l'argent dont nous nous servons, nous autres nobles, était marqué à un autre coin que celui du peuple, cela n'arriverait pas.

En parlant ainsi, le marquis était entré chez les Ledru, et il montait déjà les marches noircies de l'imprimerie. M. d'Ambreville, habitué à gravir un escalier frotté ou recouvert de tapis, posait ses escarpins

avec répugnance sur un bois gras et crotté. Au milieu de sa marche il rencontra un petit appernti le casque de papier en tête.

— M. Ledru? demanda-t-il.

— A l'imprimerie, dit le petit garçon.

— Allez l'appeler.

— Ouische! reprit l'apprenti en sifflant; je vais porter des épreuves.

— Aussi insolent que son maître, pensa le marquis.

Arrivé sur le palier, il rencontra Adélaïde. La jeune fille lui fit une révérence gracieuse et s'avança vers lui. Elle était belle de l'accord qui existait entre ses traits heureux, et de cette pudeur virginale, première parure d'une jeune fille. Ses cheveux noirs faisaient ressortir la blan-

cheur de son teint, et toute sa toilette propre et décente inspirait le respect qu'on doit à l'innocence, et l'indulgence que les vieillards ont ordinairement pour les jeunes personnes. Le marquis fut étonné de cette grâce naturelle, et il comprit malgré lui que, si on faisait des sottises pour le vice et la débauche, on pouvait aussi, à l'âge d'Ernest, faire quelques sacrifices pour la vertu. Mais cette pitié, si nous pouvons nous servir de cette expression, n'entrait ni dans ses desseins, ni dans ses habitudes, et il se hâta de la repousser comme une faiblesse ridicule et bourgeoise. Cependant ses regards s'adoucirent, quelques rides s'effacèrent de sa figure refrognée, et ce fut avec un ton pres-

que poli qu'il dit à Adélaïde :

— Mademoiselle, je voudrais parler à M. votre père ou à M. votre grand-père.

Lorsque Adélaïde entendait parler de M. le marquis d'Ambreville, elle frémissait involontairement ; quand elle le rencontrait par hasard elle était prête à se trouver mal, et maintenant qu'elle se trouvait face à face avec lui sur un palier étroit, son pauvre cœur bondissait et palpitait dans sa poitrine: elle allait être obligée de lui parler ! Elle ouvrit la porte de sa demeure et fit entrer M. d'Ambreville dans une salle un peu obscure, mais meublée proprement, et dont le principal ornement consistait en une bibliothéque bien remplie. Elle avança une chaise, et,

forcée enfin de parler, elle dit au marquis :

— Monsieur le marquis, veuillez vous asseoir, je vais avertir mon père.

Et elle chercha dans les rayons de la bibliothéque un livre qui pût occuper M. d'Ambreville durant son absence; mais les ouvrages qui composaient cette bibliothéque étaient des traités politiques, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, et la jeune fille sentit qu'il ne fallait pas les présenter à son hôte d'un moment. Interdite et confuse, elle rougit, fit une grande révérence et s'échappa du salon.

— Elle est fort bien, dit le marquis en lui-même, il me semble qu'avant la révolution la beauté était

réservée à la noblesse; le peuple n'était pas aussi bien que cela. Tout devient pire, et si les choses continuent à marcher sur ce pied, je ne sais où elles s'arrêteront. M. Ernest, vous avez bon goût; mais cela ne suffit pas, s'il vous plaît nous marierons d'abord cette jeune personne à notre gré, et après vous vous arrangerez avec le mari comme vous l'entendrez.

Il terminait ce monologue lorsque André Ledru entra dans le salon. La présence du marquis ne pouvait que l'affecter désagréablement, et il songeait avec plaisir que son père, Pierre Ledru, n'était pas au logis et qu'il éviterait ainsi une entrevue pénible. La figure calme et fière d'André Ledru en imposa

au marquis, qui était toujours étonné quand il trouvait dans un homme du peuple quelques-uns de ces signes qu'il croyait ne devoir être que l'apanage de la noblesse, et il se leva involontairement.

— Monsieur, lui dit André, quand on m'a dit qu'on me demandait ici, je ne m'attendais pas à vous trouver; qu'y-a-t-il pour votre service?

Le marquis déconcerté n'osa pas entamer la discussion sur le ton qu'il s'était promis de prendre d'abord, il balbutia et parla tout bas contre l'imprudence qu'il avait eue de ne pas se faire accompagner par le jésuite; c'est celui-là, pensait-il, qui les aurait traités comme ils le méritent; mais cet homme n'a qu'à s'emporter et je me trouverai pris

comme un rat dans une souricière.

— Monsieur, dit-il, je viens pour une affaire, pour une affaire d'argent.

— Pour une affaire d'argent? dit André; je ne crois pas que mon père ni moi vous devions quelque chose.

Alors le marquis, se remettant peu à peu et prenant du courage, lui répliqua ainsi :

— J'ai tout lieu de croire, monsieur, que votre famille a cherché à capter mon petit-fils, à le séduire et à profiter de sa position présente et de ses espérances futures pour s'enrichir à ses dépens.

— Qu'appelez-vous, monsieur, séduire votre petit-fils et s'enrichir à ses dépens? s'écria André Ledru écumant de colère et la rougeur sur le front.

— Un moment, monsieur, dit le marquis, avant de s'emporter il faut s'entendre. Mon petit-fils Ernest est un jeune homme rangé et auquel personne ne reconnaît de vices; c'est le meilleur élève de l'École Polytechnique. On pourvoit amplement à tous ses besoins, je lui fais une pension qui lui permet de satisfaire à toutes ses fantaisies.....

— Que me font vos arrangemens de famille ! interrompit brusquement André.

—Un moment, dit encore le marquis. Ernest aime votre fille, monsieur, et il vient familièrement chez vous.

— Prétendez-vous dire...., monsieur......

—Attendez donc, reprit le marquis, vous avezété fort gêné; on a dit même,

il y a quelque temps, que vous alliez suspendre vos paiemens, et j'ai appris que mon petit-fils avait fait une lettre de change de vingt-cinq mille francs. Comme rien ne peut autoriser des dépenses semblables chez Ernest, je viens vous demander si vous ne pourriez pas me donner la clef de ces dettes, ne vous cachant pas, monsieur, que j'ai pensé que cet argent, ou du moins une partie de cet argent, avait passé par vos mains.

Après avoir ainsi parlé, le marquis se tut d'un air satisfait, comme un homme qui vient de se tirer d'un pas difficile, et, en effet, jamais il n'avait été si clair ni n'avait fait un si long discours.

La figure d'André Ledru rougit

comme celle d'une jeune fille que sa mère surprend à un rendez-vous clandestin; ensuite elle devint pâle, et sa main, qu'il promenait sur son front soucieux, se contracta avec violence; enfin il reprit un peu d'empire sur lui-même, et, prenant une chaise, il s'assit auprès du marquis, et, le regardant fixement, il lui dit :

— Monsieur, vous êtes parfaitement instruit de nos affaires; mais vous ne connaissez pas nos sentimens, ni les circonstances de famille que je vais vous apprendre. Il y a en effet, monsieur, trois mois que j'ai été sur le point de manquer.... Manquer! monsieur; savez-vous ce que c'est; comprenez-vous quel déshonneur aurait rejailli sur les cheveux blancs de mon père et

sur ma vie entière? Vos opinions, monsieur, peuvent faire que vous nous regardiez comme des gens du peuple, comme des gens dont vous êtes séparé par tout l'invervalle qu'il vous plaît de supposer entre vos titres et eux; mais vous ne pouvez pas faire autrement que de nous estimer. Or, monsieur, cette banqueroute, qui aurait déshonoré, mon père et moi, moi qui ai prodigué ma vie sur tous les champs de bataille, qui ai acheté mon grade aux dépens de mon sang, nous étions déterminés à ne pas la supporter.... L'arme fatale était prête, ou, pour mieux dire, les armes qui devaient terminer les jours de mon père et les miens. Votre petit-fils s'est présenté; il nous a offert 25,000 francs,

qui étaient, disait-il, bien à lui; c'était l'honneur et la vie qu'il nous offrait, c'était l'avenir de mon fils Brutus et celui de ma fille; nous avons accepté. Maintenant, monsieur, vous me dites que M. Ernest a emprunté cette somme pour nous la prêter; nous l'ignorions, sur notre honneur nous l'ignorions, et nous n'aurions pas consenti à un marché semblable. Vous ajoutez que nous cherchons à capter M. votre petit-fils, et qu'il est amoureux de ma fille Adélaïde; il est faux que nous cherchions à attirer ce jeune homme chez nous, je ne l'y vois au contraire qu'avec inquiétude; mais il est depuis l'enfance le voisin, l'ami, le camarade de mon fils; il est hon-

nête et recommandable sous tous les rapports. Qu'auriez-vous dit si je l'avais chassé de chez moi, si je lui avais interdit ma porte? Il me semble vous voir arriver me demandant si je ne trouve pas le petit-fils du marquis d'Ambreville assez bonne compagnie pour Brutus. Vous dites que M. Ernest est amoureux d'Adélaïde, je l'ignore encore; mais je vous prie de croire, monsieur le marquis, que je suis aussi éloigné que vous de regarder ce fait, s'il existe, comme un bonheur. Il n'est pas dans mes principes de vouloir d'un gendre qui se croira plus que moi, qui sera riche tandis que je suis pauvre, qui se dira noble tandis que je suis du peuple; cela ne me convient pas, monsieur; et, s'il

y a séduction, c'est à moi à m'en plaindre, puisqu'elle a été nécessairement du côté de M. votre petit-fils. Vous ne pouvez pas même m'accuser de négligence; songez que je suis veuf, et que je ne puis point surveiller tous les pas de ma fille comme le ferait sa mère, si nous n'avions pas eu le malheur de la perdre.

Ici André Ledru s'arrêta, et le souvenir de sa femme lui arracha un soupir. Il continua :

— Il paraît que M. Ernest a emprunté les fonds dont je lui suis redevable, et vous comprendrez aisément que la position extrême où je me trouvais est une raison suffisante pour avoir reçu une somme considérable d'un homme aussi jeune. Mais qui n'aurait fait comme

moi à ma place? Vous-même, monsieur, vous eussiez agi comme je l'ai fait. Aujourd'hui ma position change; par vos droits de famille et par la possession des titres de M. Ernest, que vous avez dans les mains, je suis votre débiteur. Je vous dois sans l'avoir recherché, et ici il faut que je vous avoue une chose que je n'ai apprise qu'après l'événement. Lorsque nous n'avons plus eu que la perspective de la mort ou du déshonneur, mon père, Pierre Ledru, sortit de chez lui pour vous aller trouver. Il comptait vous rappeler une connaissance qui date depuis plus de quarante ans; il comptait même vous faire ressouvenir des services qu'il vous a rendus autrefois, du bonheur qu'il a eu de vous sauver

la vie, et il voulait vous demander de la lui sauver à votre tour, en lui conservant l'honneur par un prêt d'argent. C'est dans ce moment, monsieur, qu'il a rencontré M. votre petit-fils, et que l'affaire qui vous amène ici s'est faite. Je ne sais comment M. Ernest s'y est pris, mais il a eu cet argent sans aucune difficulté et au bout de quelques minutes, ce qui a contribué à nous faire croire que cet argent était véritablement à lui. Maintenant je vous dois et je vous paierai.

— Ah! à la bonne heure, dit le marquis, qui malgré lui trouvait les raisons de Ledru excellentes; à la bonheur, monsieur, voilà parler; et vous n'avez reçu que vingt-cinq mille francs?

— Pas davantage, répondit Ledru. Mais, monsieur, j'ai reçu cet argent d'un ami, maintenant je me trouve avoir un créancier, c'est bien différent. Si j'avais traité avec vous, d'abord, j'aurais fait mes conditions; vous auriez accepté ou refusé; vous sentez que maintenant il vous faudra passer par où je voudrai, ou par où je pourrai, car, vous le savez, je suis loin d'être riche.

— Comment cela, comment cela! reprit le marquis qui était comme tous ces gens qui, forcés de passer condamnation pour le fond, s'attachent aux accessoires; subir ce que vous voudrez, cela serait plaisant, je voudrais bien voir cela!

— Cela n'est pas plaisant du tout, dit André Ledru avec dignité, cela

n'est que juste, et vous allez le toucher au doigt. J'ai emprunté à mon ami Ernest, il savait parfaitement ma position, et il m'a prêté dans l'intention de m'être réellement utile et non pas de me remettre dans quelques mois dans la position d'où il me tirait. Mon prêteur change, au lieu d'un ami je trouve un homme sévère, qui depuis long-temps se montre hostile envers ma famille, peut-être même je trouve un ennemi. M. Ernest m'aurait donné pour m'acquitter tout le temps que j'aurais voulu, je pourrais dire que je ne reconnais pour mon créancier que M. Ernest; je veux bien vous accepter à sa place, mais j'exige que vous m'accordiez le temps dont j'ai besoin, et j'en ai le droit.

— Mon Dieu ! monsieur, reprit le marquis fort embarrassé par cette logique serrée ; mon Dieu, il semble que vous ayez toujours raison ; et cependant je sais qu'il y a de bonnes choses à vous opposer. Mais je hais la discussion ; si j'avais su tout cela je vous aurais envoyé mon homme d'affaires. Voyons, quel temps voulez-vous ?

— Je vous paierai douze mille cinq cents francs dans un an, dit André Ledru, et douze mille cinq cents francs dans dix-huit mois avec les intérêts du commerce, bien entendu.

— A la bonne heure, dit le marquis. Voulez-vous me donner des titres ?

— Je vais vous faire deux lettres de change, monsieur.

Le marquis fit un signe d'approbation, et André Ledru prit du papier, de l'encre, une plume, et il se mit en devoir de faire les deux lettres de change.

— Au fait, pensait le marquis en regardant André Ledru, cet homme est bien, il a une belle figure, il s'exprime avec une grande facilité; ma foi, il paraît honnête, c'est un gaillard qui a reçu et donné de fameux coups de sabre dans sa vie. Vraiment, il y a de l'avantage à traiter avec ces gens du peuple, plus d'avantage qu'avec la noblesse; car je suis persuadé que ses lettres de change il les paiera, au lieu qu'un comte, qu'un marquis, ce serait différent. Mais il faut bien que chacun ait ses priviléges

Revenu à des sentimens plus doux,

parce qu'il n'était pas sous l'influence du jésuite, et que Ledru lui en avait imposé, le marquis prit poliment les lettres de change que lui remit André Ledru, et il lui dit :

— Monsieur, je suis fâché des paroles un peu vives dont je me suis servi, mais je ne savais pas les choses, vous venez de me donner des explications qui m'ont satisfait. Vous avez raison, à votre place j'aurais agi comme vous l'avez fait. Je ne puis point blâmer Ernest, cependant j'aurais mieux aimé que M. votre père, non pas M. votre père.... mais que vous, monsieur André, vous vous fussiez adressé à moi, cela aurait été plus régulier; mais les circonstances ont tout fait. Quant à

l'article des intérêts, j'espère que vous voudrez bien ne pas en parler, mon prêt deviendrait un affaire commerciale. Je suis noble, monsieur, et les nobles ne font pont le commerce; nous payons des intérêts, nous n'en prenons jamais.

— Je ne veux point vous fâcher, monsieur, lui répondit André Ledru, surtout lorsque vous venez de m'obliger; mais je vous ferai observer une chose qui ne vous regarde point, quoique vous soyez noble, parce que vous êtes riche et que vous n'avez point de dettes.

—Que me ferez-vous observer, dit le marquis avec un peu de hauteur.

— C'est qu'en général, répliqua Ledru, les nobles qui font des dettes ne paient ni capital ni intérêts.

Le marquis, qui venait de faire tout bas la même réflexion, n'osa pas contredire, et André Ledru continua :

— Pour les intérêts dont vous me parlez, c'est un avantage qu'il est juste que vous trouviez dans le marché que nous venons de conclure, c'est votre droit, la loi est là qui parle pour vous; vouloir me dispenser d'y obéir, ce serait gêner ma conscience; je comptais payer des intérêts pareils à ceux que je viens de stipuler à M. votre petit-fils. Mais que cela ne vous embarrasse pas, je m'en entendrai avec votre homme d'affaires à l'époque du paiement.

— Monsieur, lui dit le marquis avec l'ennui visible d'un homme

qui céde malgré lui, j'espère que dans l'occasion je vous trouverai disposé à me rendre service.

— De tout mon pouvoir, monsieur, dit Ledru.

— J'aime beaucoup mieux, dit encore le marquis, m'être entendu avec vous que d'avoir eu affaire à M. votre père; vous m'avez très-bien expliqué la chose, nous nous sommes compris : M. votre père est entêté en diable, et il a des idées à lui.

— Mon père, monsieur, répondit André, est exagéré dans ses opinions comme vous l'êtes dans les vôtres. Vous êtes les deux bouts de l'échelle; il est un républicain de 92, ou si vous voulez de 93, comme vous êtes un marquis de 1780; il trouve

tout beau dans la république, et vous y trouvez tout affreux.

— Avant de me faire trouver la république une belle chose, dit le marquis, vous me verrez amoureux de la Vénus hottentote.

Et ici le marquis se mit à rire comme s'il avait lancé le trait le plus spirituel du monde.

— Monsieur, lui dit gravement André Ledru, la vérité est au milieu.

— Et votre fille, monsieur? dit le marquis qui passait volontiers d'un sujet à un autre, et n'avait pas l'habitude des conversations suivies; et votre fille, savez-vous qu'elle est bien? Alors André Ledru fit un éloge de sa fille, qui laissait voir toute sa tendresse pour Adélaïde, et tou-

tes les vertus de la jeune fille.

Le marquis partit enfin, et quand André Ledru l'eut reconduit jusque sur le pallier, et qu'il fut retourné dans son salon, il posa sa tête dans ses mains et tenta quelques momens de se recueillir.

— Heureusement, dit-il enfin, mon père n'était pas ici!

De son côté, d'Ambreville fut accosté par le père Lebeau, qui montra une sainte indignation pour ce qu'il appela la faiblesse du marquis; il exagéra les craintes qu'il disait avoir conçues pour Ernest, et finit par dire à la vieille dupe :

— Monsieur le marquis, vous devriez marier mademoiselle Adélaïde.

— Diable! dit le marquis enchanté

de l'idée du jésuite dont il venait d'essuyer un long sermon; diable! voilà une bonne idée, et le gaillard qui l'épousera sera un drôle fort heureux; oui, elle est fort jolie. J'y songerai. J'ai là-dessus une idée.

— Bah! une idée? dit Lebeau.

— Oui.

— Alors c'est la première qu'il ait eue de sa vie, dit l'enfant d'Ignace dans sa barbe.

CHAPITRE IV.

LA CHASSE ET LE SUISSE.

C'est vrai, lui dit le roi,
Mon cher ami, délivrez-moi.

Il était cinq heures du matin ; le temps était superbe, un air frais et vif ranimait tout, et déjà le marquis d'Ambreville était debout, et dans les mains de son valet de chambre. Ce n'était pas que le noble homme n'appréciât à leur valeur les douceurs du repos du matin, et le plai-

sir de sommeiller sur l'édredon jusqu'à huit ou neuf heures; mais son maître, comme il l'appelait, le roi Charles X lui avait fait l'honneur de l'inviter à une partie de chasse, et il était plus heureux que Napoléon après le gain de sa première bataille. Son valet de chambre le rasa, jeta des flocons d'une poudre blanche sur sa tête à moitié chauve, ensuite lui passa des culottes de casimir blanc, lui mit des bottes à revers, boutonna jusqu'à son menton une veste à basques échancrées, et enfin il prit dans ses mains l'habit de chasse vert, bordé d'un léger galon d'or.

— François, dit le marquis, étends un peu cet habit sur un fauteuil, que je le voie à l'air. Ah! mon

Dieu! mon Dieu! cela est bien simple, j'aurai peut-être avec cela l'air d'un garde-chasse.

— Oh! monsieur le marquis! s'écria François.

— Je sais bien que ma figure distinguée et la noblesse de mes manières..... Mais, François, je le disais l'autre jour à sa majesté, la noblesse ne se distingue pas assez du peuple, elle se confond avec lui par l'habillement; avec un frac bleu ou noir, tout est dit, et le dernier commis marchand est habillé comme nous. Avant la révolution c'était différent: un habit de soie ou de velours, brodé, pailleté, des vestes superbes, une épée magnifique, que je portais, François, avec une grâce toute particulière; oui, j'ai toujours très-bien

porté l'épée; je me souviens même que cela me valut les bonnes grâces d'une petite comtesse.... Nous avions aussi le chapeau garni de plumes, François, et les talons rouges. Nous avions des talons rouges. Comprends-tu l'effet que cela faisait? Oui, quand la révolution n'aurait détruit que les talons rouges, je la regarderais comme un monstre épouvantable. Mais je ne veux pas m'irriter un jour comme aujourd'hui. Sais-tu, François, que Charles X me fait une faveur que Louis XV n'a jamais faite à mon père; jamais mon père n'a chassé avec le roi; il nous faut remonter à cent soixante, cent quatre-vingts, à je ne sais combien d'années, pour trouver un aïeul qui ait eu l'honneur de suivre à la chasse le

grand roi Louis XIV ; tiens , François, c'est celui dont tu vois l'écusson sur mon arbre généalogique, le cinquième avant moi; parce qu'il y a eu un d'Ambreville.....

Et tandis que François jetait un regard sardonique sur l'arbre généalogique, le marquis s'interrompit pour chercher ses conserves; il continua bientôt.

— Aussi Charles X est le plus grand roi du monde. Sa majesté chasse beaucoup mieux que Louis XV, qui était un pauvre chasseur, à ce que disait mon père.

M. le marquis passa son habit, et se regarda avec complaisance dans son miroir; il prit ensuite un superbe fusil, le tira de l'étui, et l'examina avec attention.

— Voilà qui est bien, dit-il, c'est léger et solide; pistons, canons à rubans, mes armoiries sur la crosse... allons, rien n'y manque. François, casquette de chasse?

— Votre casquette, monsieur?

— Sans doute, ma casquette. Ah! tu as raison, c'est un chapeau, un chapeau blanc, sa majesté Charles X n'en porte pas d'autre.

Et il s'affubla d'un chapeau à poils ras. Il n'est personne en effet qui ne se souvienne d'avoir vu passer Charles X entouré de ses gardes du corps, et partant pour la chasse avec un appareil que Jules-César n'avait pas lorsqu'il quittait Rome pour quelque expédition lointaine. L'ex-roi avait alors un chapeau gris, et le marquis

courtisan n'aurait eu garde de manquer à l'étiquette en se présentant devant son maître avec une autre coiffure.

Sa toilette terminée, le marquis fit porter son fusil dans sa calèche, y monta lui-même, et l'équipage se dirigea vers le château.

Cependant ce matin-là les Tuileries étaient calmes et tranquilles; le drapeau blanc, qui était hissé au haut de l'édifice, tombait bêtement le long de son bâton, et, selon l'expression populaire, ressemblait à un mouchoir sale que toutes les lessives du monde n'ont pas pu nettoyer, et qu'on a mis sécher au soleil. Les gardes veillaient aux portes, tristement appuyées sur leurs fusils, ou observant avec at-

tention les deux oreilles de leurs chevaux, occupation instructive et qui fait qu'un cavalier peut dire après sa faction si l'oreille droite est plus longue que l'oreille gauche. Mais dans l'intérieur du château on s'agitait, le roi matineux se levait, les gentilshommes de la chambre en service extraordinaire étaient à leurs postes, les valets allaient et venaient. Dans les écuries c'était bien autre chose encore; les chevaux étaient pansés et étrillés, les voitures lavées; on attelait, et les piqueurs étaient à cheval. A l'hôtel des gardes du corps, les gardes d'escorte s'arrachaient de leurs lits, en maudissant l'humeur giboyeuse du maître.

— Je ne souhaite pas de mal au

roi de France, disait l'un, mais quand je pense que si sa majesté avait seulement une petite entorse, je dormirais tranquillement jusqu'à neuf heures, au lieu d'aller chevaucher dans la plaine; je donne au diable sa chasse et cette fureur de tuer des faisans qui galope le fils de saint Louis.

— Encore, reprenait un autre en bâillant, s'il chassait comme tout le monde, s'il se donnait la peine de chercher le gibier, de courir après ou de l'attendre; mais point du tout, on le *rabat* devant lui par centaines, on fait voler à quinze pas une nuée de pauvres bêtes qui n'en peuvent mais, on lui charge son fusil, on le lui donne, c'est absolument le plaisir de tuer.

Et l'un agrafait son brillant uniforme, l'autre passait le ceinturon de son sabre, un troisième posait sur sa tête son casque brillant, tandis que son compagnon jetait un coup d'œil dans la cour pour voir si les chevaux étaient sellés.

Au moment dont nous parlons, Charles X, vieilli, n'avait de sa jeunesse que l'activité de ses membres qu'il conservait en se livrant à la chasse ; un faux toupet artistement attaché recouvrait sa tête chauve, et sa figure avait un sourire continuel que ses courtisans prenaient pour de la bienveillance.

Sa toilette achevée, il sortit de sa chambre pour passer à sa chapelle; il ne s'agissait alors aux Tuileries ni de voir les ministres, ni de s'oc-

cuper des droits ou des besoins des citoyens, mais seulement d'ouïr la messe et de chasser. Le roi, revêtu d'un frac bleu, et le chapeau blanc, symbole de son drapeau, sur la tête, sortit donc de sa chambre, et la première personne qu'il vit dans le salon d'attente fut le marquis d'Ambreville.

— Ah ! marquis, vous voilà.

— Oui, sire.

— Toujours exact au poste.

— Oui, sire.

— Toujours matinal.

— Oui, sire.

— Nous aurons bonne chasse, aujourd'hui.

— Oui, sire.

— Nous tuerons bien des faisans.

— Oui, sire.

— Et si nous rencontrons des chevreuils, nous les tirerons.

— Oui, sire.

— Aimez-vous le chevreuil ?

— Oui, sire.

— Vous en aurez.

— Oui, sire.

— Le duc d'Angoulême ne viendra pas.

— Oui, sire.

— C'est son jour de confession.

— Oui, sire.

— Et vous monterez dans ma voiture.

— Ah! oui, sire; oui, sire, dit le marquis d'Ambreville, transporté de joie.

— Et nous allons à la messe, dit enfin le roi.

— Oui, sire.

Le roi marcha en avant vers la chapelle, suivi de tous ceux qui devaient l'accompagner à la chasse, et des courtisans qui étaient bien aises de faire voir au maître qu'ils étaient dévots. On remarquait parmi les entendeurs de messe, de vieilles marquises à qui l'ambition tirait l'oreille, et qui au besoin auraient pu rappeler au roi les doux péchés que jadis elles avaient bien voulu lui permettre de commettre avec elles; mais aujourd'hui elles avaient oublié ce temps d'erreurs, ces jours de perdition, de joie; elles cherchaient à faire leur salut, entendaient deux messes par jour, se confessaient trois fois la semaine, et communiaient tous les dimanches. Le reste du temps était em-

ployé à des conversations spirituelles avec des évêques, à intriguer pour les jésuites, et à quêter pour les petits séminaires. On distinguait aussi à la chapelle un homme humblement agenouillé, qui, les mains sur la poitrine, levait au ciel des yeux dévots ; c'était messire le prince de Polignac, qui, envoyé exprès par le Saint-Esprit pour sauver la France, se mettait en communication directe avec cette troisième personne de la Trinité, et recueillait avidement tous les rayons et toutes les fractions de rayons qui venaient d'en-haut ; on voyait ses lèvres remuer ; et Charles, qui observait son ministre avec complaisance, se disait à part lui :

— Il prie pour le bien de la

France, il demande au ciel que je rentre dans le pouvoir absolu que je tiens de mes ancêtres ; il demande l'anéantissement de la Charte, la dîme pour les curés, les droits seigneuriaux ; il prie le Saint-Esprit de livrer en ses mains Benjamin-Constant, Dupont de l'Eure, et autres agitateurs. Que le ciel l'exauce ; oui, bon Polignac, que le ciel t'entende et te soit en aide !

En parlant ainsi, Charles ouvrit son livre d'Heures et se mit à suivre la messe qui commençait. Le marquis d'Ambreville était dans une galerie, à demi étendu sur un bon prie-dieu bien rembourré ; mais des idées de religion l'occupaient peu. L'orgueil et l'ambition lui montaient à la tête, et il contemplait,

avec un respect mêlé d'adoration, la face benoîte de Charles X.

— Quel roi majestueux et spirituel! il vient de causer avec moi d'une façon très-intime. Et comme tout ce qu'il m'a dit était aimable, il m'a parlé de ses affaires de famille; le duc d'Angoulême ne viendra pas à la chasse, parce qu'il va se confesser; rien de mieux, c'est tout simple; mais il est bien flatteur qu'un roi vous dise ces choses-là; cela prouve que l'on est dans son intimité; si Polignac le savait, il en tremblerait. Eh bien! un roi peut bien être l'ami d'un d'Ambreville; il est mon ami, voilà tout; ce n'est pas ma faute s'il m'aime, mais je le lui rends bien. O ciel! permets que l'occasion se présente

de lui prouver ma reconnaissance, de m'immoler pour lui! et me faire monter, non pas dans ses carrosses, mais dans son carrosse, à côté de lui, ou au moins devant lui : car jamais je n'aurai le courage de m'asseoir à sa droite ou à sa gauche! Ma foi, je pourrai bien sortir de cette chasse ministre, et, de l'affaire, Polignac irait en Angleterre. C'est un petit esprit que le prince de Polignac; pensant très-bien; mais qui de nous ne pense pas bien? Il n'y a que les gens du peuple qui pensent mal. A propos de gens du peuple, j'ai fait hier une bêtise. J'ai vu ce Ledru, je me suis compromis jusqu'à aller dans sa maison, à causer avec lui, j'ai même passé par où a voulu un certain grand raisonnement que

j'ai trouvé là, et auquel je n'ai su que répondre : ma foi, c'est fort mal. C'est aussi ce père Lebeau qui me jette dans tous ces commérages ! il hait les Ledru, et il a voulu me faire jouer le rôle d'un sergent ; j'aurais mieux fait d'envoyer un de mes laquais.

Le marquis d'Ambreville, les yeux attachés sur le roi, en était là de son soliloque, lorsque Charles leva la tête et parut regarder son compagnon de chasse. Celui-ci, voyant les lèvres entr'ouvertes et les dents de son roi, crut qu'il lui souriait, et il se hâta de répondre par signes de tête, non sans regarder du coin de l'œil si Polignac voyait ces marques d'une familiarité qui présageait sa chute. Enfin, la chasse

finit, et le roi se dirigea avec rapidité vers sa voiture : il y grimpa, et le marquis y prit place après lui. La portière fermée, les gardes du corps à cheval, les piqueurs en avant, on partit au galop, et on se dirigea vers les boulevarts.

— Nous aurons beau temps, dit Charles.

— Oui, sire, recommença à dire le marquis.

— Je ne sais quel est l'abbé qui a dit la messe, reprit le roi, mais il est bien long ; j'ai cru qu'il n'en finirait pas. Tenez, marquis, tenez, voilà un garde qui tombe de cheval ; ma foi, qu'il se ramasse !

— Oui, sire.

— Ah, çà ! nous allons à Vincennes.

— Oui, sire. Mais, sire, se hâta d'ajouter le marquis, que fait le prince de Polignac ?

— Polignac ? dit le roi, je ne sais ; peut-être des bêtises. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas content de lui ; il n'est pas possible de lui faire faire une partie de chasse.

— Il n'aime pas la chasse ? dit le marquis, en jouant l'étonnement.

— Non, et cela me contrarie.

— Bon, pensa M. d'Ambreville, le roi n'est pas content de Polignac ; il ne s'agit maintenant que de *dauber*[1] le prince, et je suis ministre.....

[1] *Dauber*, terme de cour, qui signifie, nuire, chercher à supplanter.

Daube au coucher du roi son camarade absent.

dit La Fontaine.

— Sire, reprit le marquis sans trop d'assurance, ce prince de Polignac me paraît....

— Vous paraît....., interrompit le roi ; et, que vous paraît-il? Allez-vous faire comme les libéraux, comme les *chartiers*? allez-vous me dire du mal de Polignac? Je suis fatigué de tous les discours qu'on me corne aux oreilles. Voyons, monsieur le marquis, le prince de Poliganc vous paraît........

— Un excellent ministre, reprit d'Ambreville ; un homme très-attaché à votre personne, voilà ce que je voulais dire, et pas autre chose.

— Ah! pensait-il, je ne serai pas ministre après la chasse ; mais nous verrons plus tard.

— Écoutez, reprit Charles ; Poli-

gnac n'est pas précisément un aigle, mais il ne manque pas d'esprit ; ce n'est pas un Sully, mais il est bon catholique. L'avez-vous vu à la messe? Avez-vous remarqué comme il priait Dieu? Après tout, je me connais, je sais ce que je vaux ; je suis un des plus profonds politiques de l'Europe, mon fils est le premier capitaine du monde, sans contredit, et avec cela nous pouvons avoir un ministre un peu......

— Un peu bête, dit le caustique marquis.

— Non pas précisément, reprit le roi, mais un peu médiocre.

En parlant ainsi, ils arivèrent dans le bois de Vincennes, et le roi mit pied à terre.

— Tirez à gauche, dit le roi au

marquis d'Ambreville, et laissez-moi la droite.

Le roi s'enfonça dans le bois, suivi de ceux qui portaient son fusil ou qui le chargeaient, et le massacre commença. Des hommes battaient l'estrade depuis quelques heures, et ils ramenaient le gibier qui était rassemblé dans un petit espace, et qui partait presque des pieds du roi; un faisan s'envolait, Charles le couchait en joue, lui laissait déployer ses ailes cinq ou six fois, et lâchait son coup, qui abattait la bête; alors le roi se tournait languissamment vers un de ceux qui l'accompagnaient, et il prenait de leurs mains un autre fusil; il ajustait une autre bête qui tombait encore, et le même jeu recommençait. C'était, comme nous l'avons

dit, le plaisir de tuer ; mais Charles tuait bien ; il ajustait son coup avec adresse, il tirait parfaitement, et il était rare qu'il manquât la proie qu'il avait désignée. Le marquis, de son côté, faisait feu sur les faisans avec un courage et une ardeur admirables. Mais M. d'Ambreville avait un grand instinct de courtisan; et comme il était entouré des serviteurs du prince, et qu'il savait parfaitement que tout lui serait redit, le coup mortel passait souvent à côté de la bête.

— Voilà qui va bien, se disait-il, encore un de manqué ; on dira cela au roi, et sa majesté aime les gens qui ne chassent pas aussi bien que lui.

Charles, en effet, était jaloux de son talent à la chasse, et on raconte

que plus d'une fois il s'éleva de grandes querelles entre le duc d'Angoulême et lui sur le nombre de pièces qu'ils avaient tuées.

Charles et le marquis chassaient depuis une heure environ; et, à force de tourner dans le bois, ils finirent par se rencontrer.

— Oh, oh! marquis, dit le roi en relevant son fusil, vous voilà! vous arrivez au petit pas comme un cerf fatigué; j'ai failli vous prendre pour une bête.

— Oui, sire, répondit le marquis.

— Eh bien! comment va la chasse? En avez-vous beaucoup tué?

— Oui, sire; c'est-à-dire, j'en ai tué vingt-cinq.

— Tous faisans? dit le roi, en éclatant de rire.

— Tous faisans, reprit le marquis.

— Moi, reprit le roi avec orgueil, j'en ai tué trois cents.

— Vraiment? sire, dit le marquis avec admiration. Le hasard avait fait que le roi et son noble partner se trouvaient seuls au milieu du taillis, lorsqu'ils entendirent quelque bruit : Charles, avec l'instinct des chasseurs, serra son fusil entre ses mains, et dit :

— Il y a quelque chose ici, monsieur; passez à côté de moi, et apprêtez-vous. Pourquoi diable! aussi, n'ai-je pas amené Brillant, le bon Brillant, le plus beau chien de notre chenil; une bête qui a le meilleur nez de France.

Le roi et d'Ambreville entendirent

de nouveau un grognement rauque dans le massif d'arbres nains qui était devant eux.

— Diable! dit Charles, voilà une voix qui ne sort pas d'une poitrine de chevreuil !..... et moi qui n'ai que du petit plomb !.....

— Dieu puissant! si c'était un loup, dit le marquis dont la face devint blême.

— Pauvre homme! chasseur ignorant! un loup aux portes de Paris, dans l'été !!!

— Cela s'est vu, sire, cela s'est vu.

— Et je voudrais que cela fût..... Si j'avais quelques chevrotines, bien entendu..... Au reste, loup ou tigre, je verrai ce que c'est.

Et il marcha vers la touffe de broussailles.

— Sire ! sire ! et la France !

Le roi se retourna vers d'Ambreville.

— Ah ! continua celui-ci, quel feu dans son regard ! Je le vois, rien ne pourra le retenir. Grand homme ! accomplis ta destinée !

En parlant ainsi, il suivit de loin le royal chasseur. Tous les deux interrogeaient du regard le lieu d'où le rugissement était parti. Enfin un léger bruissement de feuilles attira leur attention. Ils aperçurent deux larges pates d'une couleur fauve, qui se dessinaient sur la mousse verte ; au milieu d'elles était un lapin mort.

— C'est un loup qui chassait pour son compte, dit le marquis, dont les dents qui claquaient les unes sur

les autres formaient un de ces airs saccadés dans le genre de ceux que Rossini emploie dans ses finales.

Effrayé ou irrité du bruit des pas des deux chasseurs, l'animal sortit de sa retraite en grondant. C'était un de ses boules-dogues anglais qui mordent si bien. Cet ami fidèle de quelque boucher de Vincennes s'était sans doute égaré dans le bois, et il jouait avec un lapin qu'il avait trouvé pris dans un collet.

— Ignoble bête, dit le roi, et il lâcha son coup de fusil; le plomb royal entra dans la cuisse de la bête.

— A vous, monsieur! dit le roi, à vous! Le marquis tira à son tour; mais, quoiqu'il fût assez près du but qu'il voulait atteindre, son plomb s'égara et frappa seulement quelques

feuilles des broussailles dont ils étaient environnés.

— Maladroit ! dit le roi.

Le chien, blessé et furieux, ne fuyait pas cependant ; mais, fidèle à l'instinct de vengeance qui est particulier à ces animaux, et qui les fait se jeter sur leurs ennemis, il s'avançait en rampant vers le roi, qui le cherchait pour l'achever avec la crosse de son fusil.

— Sire, ne vous exposez pas, disait d'Ambreville : ce sont de mauvaises bêtes que les boules-dogues.

Comme il parlait encore, l'animal se présenta devant nos deux héros, et, sans attendre le coup de crosse de sa majesté, il se jeta sur elle. Charles se retournait pour fuir,

il s'accrocha à son frac bleu, et le déchira à belles dents.

— Monsieur d'Ambreville! monsieur d'Ambreville! dit Charles, sauvez votre souverain, sauvez votre roi, portez secours à la dynastie!

— Oui, sire, disait d'Ambreville en s'éloignant de quelques pas, oui, sire; mais si votre majesté veut donner quelques coups de pied au dogue, je suis persuadé qu'elle lui fera lâcher prise.

— Oh! mon Dieu, non: ne voyez-vous pas que ce maudit animal, après avoir déchiré mon habit, va arriver jusques à ma culotte, et de là.....

— Sire, je vous en supplie, donnez-lui des coups de pied.

— Mais, monsieur le marquis, tordez-lui le cou, je vous en prie,

je vous l'ordonne même, nous le voulons. O grand saint, je ferai tout ce que désirera votre compagnie si je me tire d'ici! Tordez-lui le cou, monsieur le marquis, je vous nommerai préfet dans un bon département, je vous ferai président d'un collége électoral, je mettrai à votre disposition une recette générale.

Le marquis d'Ambreville écoutait toutes ces promesses, répétait toujours son éternel, — Oui, sire, mais n'avançait pas d'une semelle; tandis que de son côté l'animal, la gueule flamboyante, l'œil ardent, allait toujours son chemin. Le roi n'osait se retourner; il n'osait porter les mains derrière lui de peur qu'il ne s'en emparât, et il redoublait ses cris et ses prières.

— Si vous ne voulez pas sauver votre roi, appelez au moins mes gens, reprit Charles.

— Oui, sire, je suis à vous. — Un moment, je vais me jeter sur cette bête féroce. — Tayaut! Tayaut! Briffaut! Tayaut! Votre Majesté sait bien que je sacrifierais ma vie pour elle.

— Eh, morbleu, dit le roi, je vois tout le contraire... Ahie, Ahie, il touche au vif.

Le marquis, pâle et tremblant, criait de toutes ses forces.

— Tayaut! Tayaut!

Mais personne ne venait, et la situation du roi était de plus en plus critique. Tout à coup quelque chose de rouge se détache des broussailles, et un Suisse paraît avec sa

figure sans expression et ses cheveux roux.

—Holà! à nous! s'écria le marquis d'Ambreville qui fit un pas vers le roi.

Le fils de l'Helvétie s'avança hardiment, et, étendant ses deux mains vers l'animal, il le serra à la gorge avec violence; le boule-dogue lâcha l'habit du roi qu'il mâchonnait, sortit sa langue, et expira après avoir jeté deux ou trois cris perçans. Cependant le marquis, comme nous l'avons dit, s'était avancé dès qu'il avait vu le Suisse sauveur.

— Que je suis heureux, dit-il, d'avoir sauvé Votre Majesté; vive le roi!

— En vérité? dit Charles qui n'avait pas osé se retourner encore; en vérité, nous sommes sauvés? nous

l'avons échappé belle. C'est que je connais cette race anglaise! elle mord et ne lâche plus ! Une aventure pareille faillit m'arriver à Holy-Rood...

— Sacramen tarteiff! sans Fritz, le petit bête elle aurait manché la derrière du roi.

— Quel est cet homme? dit Charles, qui n'avait pas encore aperçu son sauveur.

— Ly être une Suisse de votre garde, dit l'Helvétien.

Charles jeta au marquis un coup d'œil significatif, et celui-ci n'osa pas trahir tout-à-fait la vérité.

— Sire, dit-il, je tenais l'animal anglais par les pieds, et j'allais en venir à bout, lorsque cet honnête soldat est venu, et il vous a délivré.

— Nous vous en avons une égale

obligation, dit le roi, et nous vous récompenserons tous deux selon votre rang.

— Je avais étranglé le petit bête, dit le Suisse, mais ce vieux homme avre bien tiré elle par la pate.

— C'est un brave garçon, dit le marquis reconnaissant de ce que disait le Suisse, et, si votre majesté le permet, je me charge de sa fortune; je serai charmé de faire quelchose pour un homme qui a sauvé la vie à votre majesté.

— Eh bien! monsieur le marquis, dit le roi, après avoir examiné la basque déchirée de son habit bleu et jeté un regard à moitié craintif sur le dogue mort; eh bien, nous pourrons donner à cet homme son congé, avec de bonnes attestations. Ces Suisses

sont tous fous de leurs montagnes, et par saint Louis il les reverra; je jure que dans cinq jours il sera à Berne ou dans les environs.

—Hum! dit le soldat, qui, bien payé, bien nourri et n'ayant rien à faire, préférait Paris à ses montagnes.

—Cela ne lui convient pas? reprit Charles.

—Cet homme tient à honneur de servir Votre Majesté, dit le courtisan marquis.

—Je le crois bien; je le fais donc chef de bataillon dans la ligne.

—Je pense que cela déplaira aux gentilshommes qui sont au service, dit le marquis.

Charles et d'Ambreville s'éloi-

gnèrent un peu du soldat suisse pour se concerter à l'aise.

—Si je lui donnais la croix d'honneur, dit le roi.

— Je sais bien que vous la prodiguez, répondit le marquis, et c'est une preuve, sire, de la profonde politique de votre majesté; il faut anéantir les souvenirs de l'*autre*. Vous avez donné la croix d'honneur à des gens qui n'ont rien fait du tout, mais la donner à un homme qui, lui, second, a tué un dogue, cela me semble fort.

— Vous avez raison, marquis; mais il y a dogue et dogue, il faut distinguer, celui-ci était après mes chausses.

—Oui, sire; mais c'est ce qu'il ne faut pas dire à cause de l'endroit;

on en ferait des gorges chaudes, le Français est si moqueur.

— Vous avez encore raison; eh bien! voyons, que pouvons-nous faire pour cet homme?

— Je crois, sire, que le plus court est de le lui demander.

— Interrogez-le.

Le roi s'assit alors sur un fragment de rocher qui se trouvait là, et le marquis fit signe au Suisse d'approcher. M. d'Ambreville allait faire un interrogatoire en forme, et il voulait le faire précéder d'un petit discours, que le Suisse trouverait bon ou mauvais, cela importait peu, mais que le roi entendrait, et dont il fallait qu'il fût content. Il se rappela donc les principes et les moyens habituels du père Lebeau, et après

s'être raffermi sur ses jambes, et s'être assuré que les deux spectateurs qui composaient son auditoire l'écoutaient attentivement, il commença en ces termes :

— Mon frère,... je veux dire, soldat, brave Suisse, la divine Providence vous a marqué parmi tous les hommes existans pour être celui qui, avec mon assistance, sauverait le roi; cela vous prouve, mon frère... je veux dire, brave Suisse, que lorsque le ciel fait naître un danger pour un prince, il place à côté le remède, je veux dire vous et moi dans cette occasion. Maintenant il s'agit de vous récompenser; mon noble maître est tout-puissant, il peut tout; parlez, que voulez-vous?

— Vraiment, il parle bien, dit

le roi qui examinait le piston de son fusil.

— Je voudrais bien faire à vous un petit histoire, dit le Suisse.

Le marquis d'Ambreville prit de l'œil la permission du roi, il dit à l'Helvétien :

— Parlez, brave Suisse.

— Je suis né dans le pays d'Asof : ly être un pays bien beau à cause des montagnes, de la verdure et des eaux.

— Passez, dit gravement le marquis, mon noble maître connaît la géographie; et moi j'ai été à Asof durant l'émigration. Sire, ce soldat a raison, Asof est un assez joli pays; mais peu de chasse.

— Assez choli ! reprit le Suisse, vous être bien tégoûté; dans Asof

les femmes être toutes fort cholies.

— Passez encore, dit d'Ambreville, cela nous importe peu.

— Mais cela importe beaucoup à moi; dans toutes ces cholies femmes d'Asof, y en être une plus cholie que toutes les autres. La petite Ketty, ah! monsir, la petite Ketty être le plus cholie femme du monde.

— Et que fait cela? répliqua d'Ambreville.

— Mon Dieu! laissez-le dire, s'écria le roi.

— Et moi beaucoup aime la petite Ketty; aime elle avec tout mon cœur, avec tout mon âme, et elle aussi aime moi, et moi vouloir l'épouser.

— Eh bien! Sa Majesté le roi Charles X vous donnera l'argent que vous

demandenéz, vous irez à Asof, et vous l'épouserez.

— Eh ! non, sacremen tarteiff, dit le Suisse en frappant du pied.

— Comment ! vous jurez?

— Moi ne vouloir point l'épouser, la petite Ketty être une petite c...., une méchante femme, qui a été enlevée à moi par M. Duval, un Français, et qui est dans Paris, maîtresse de lui et marchande de modes; que le diable emporte tous les Français, et que.....

— Comment ! dit le roi en se levant, vous dites du mal des Français?

— Excusez-le, sire, il paraît que ce M. Duval n'est pas gentilhomme.

— A la bonne heure, dit le roi.

— Et je ne voudrais plus épouser elle, dit le Suisse.

— Voilà un sujet d'élégie, dit le marquis qui voulait faire le bel-esprit, qui conviendrait bien à M. de Lamartine. Les rochers de la Suisse, les eaux, le ciel, la petite Ketty et ce brave Helvétien, cela serait charmant!

— Mon Dieu, laissez dire ce brave homme, reprit le roi, qui était bon sire pour sa garde.

— Que voulez-vous? dit enfin M. d'Ambreville.

— Moi vouloir un petit femme.

— Une femme! s'écria le marquis.

— Une femme! dit le roi.

— Un petit femme, répéta le Suisse. Moi vouloir me marier avec un petit femme; et comme moi avoir

étranglé un Anglais, vouloir un femme pour un Anglais.

— C'est trop juste, reprit le roi.

Cette idée de chercher une femme pour son Suisse, réjouit Charles; son imagination se promena sur tous les incidens auxquels elle donnait lieu, et il dit en riant à d'Ambreville :

— Si nous lui donnions la marquise de K**, qui cherche un mari depuis la restauration; ou la duchesse de C**, qui jure tous les jours à nôtre nièce d'Angoulême qu'elle veut entrer dans une maison religieuse, et qui lorgne en attendant tous nos gardes du corps; ou la comtesse de S**, qui....

— Non, non, dit le Suisse attentif à toutes les paroles du roi, moi point vouloir de marquises, de com-

tesses et de duchesses; moi avoir vu les maîtresses des camarades de moi être toutes des grandes dames, et le pauvre Fritz vouloir avoir une femme pour moi tout seul.

— Pas si bête, dit le roi.

— J'ai son affaire, s'écria d'Ambreville. Oui, sire; si vous voulez me le permettre, je me charge de ce garçon; et si, sans offenser votre générosité, vous me permettez de lui donner douze cents francs par an, il peut se regarder comme possédant cette pension.

— Je lui en donne autant sur ma cassette, dit le roi.

Le Suisse, haletant d'espérance ne montrait cependant pas une grande joie; c'était autre chose qu'il voulait.

— Et le petit femme, dit-il.

— J'ai sous la main, dit le marquis d'Ambreville, des gens du peuple qui ont la plus jolie fille du monde. Le père m'a des obligations, il en passera par où je voudrai ; mais il conviendra que Fritz travaille dans leur imprimerie.

— Travailler dans une imprimerie! dit Fritz, moi connaître le état très-bien ; mais avoir travaillé à Berne chez le imprimeur du bourgmestre.

— Voilà qui va bien, reprit le marquis.

— Et le petit fille être bien cholie, demanda Fritz, je vous prie de dire à moi?

—Je vous en réponds, dit le marquis.

— Mais moi pas vouloir quitter le régiment.

— Vous ne le quitterez pas, dit le roi; seulement nous vous donnerons un congé, un congé illimité, et vous rentrerez au corps au premier appel.

— Voilà qui est bien, dit le marquis d'un air majestueux; vous pouvez vous retirer, mon ami. Sa Majesté veut-elle continuer sa chasse?

— Non, monsieur le marquis, rentrons à Paris.

Le marquis donna son adresse au Suisse, et lui recommanda de venir le voir le lendemain matin. Les gens du roi arrivèrent, ils rassemblèrent le gibier tué, ils prirent le dogue mort, et mirent le tout dans des voitures préparées à cet effet. Char-

les X monta dans la sienne, le marquis eut l'honneur de l'accompagner, et tous deux rentrèrent dans Paris : l'un, pour conter sa chasse à son cher Polignac ; et le second, pour fatiguer sa petite-fille Antoinette du récit de sa faveur.

CHAPITRE V.

L'OUVRIER SUISSE.

Le lendemain de la fameuse chasse dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, le Suisse Fritz était dès sept heures du matin chez son protecteur; mais il avait quitté l'uniforme rouge, et même il avait coupé ses moustaches. Il avait bien remarqué que les dames françaises

aimaient les moustaches ; mais il avait pu s'apercevoir aussi que ce qui les flattait dans cet ornement militaire, c'était une couleur noire sur une peau blanche, et Fritz était rouge comme une carotte. Son pantalon blanc descendait jusque sur ses souliers, et une veste d'une couleur brune complétait son équipement d'imprimeur. Il entra dans l'hôtel au pas de charge, et il fut arrêté dans sa course par le fidèle François, qui lui demanda brusquement qui il était.

— Moi être Fritz.

— Grand bien vous fasse, dit François.

— Moi vouloir voir le marquis de Ambreville.

— Vous êtes fou, l'ami, M. le mar-

quis dort; et je ne le réveillerais pas pour votre pesant d'argent.

— Moi peser cependant cent soixante, répliqua le Suisse avec un grand sérieux. Avoir pesé moi dans le grande balance de Saint-Cloud.

— Il est goguenard, pensa François; cependant, comme monsieur s'est levé hier avant l'aube je ne le réveillerai pas, je vais seulement prendre votre nom.

— Quel est votre nom, l'ami?

— Moi être Fritz, grenadier dans les Suisses de sa majesté.

— Fort bien : mais que voulez-vous à M. le marquis?

— Un petit chose, un très-petit et très-choli chose, dit le Suisse; mais pas vouloir le dire à vous.

— Le diable t'emporte ! dit François.

— Moi venir de la part du roi, reprit le Suisse en élevant sa voix.

— Peste ! pensa François, de la part du roi ! Si j'allais faire quelque gaucherie.

Heureusement pour lui, mademoiselle Antoinette vint à passer dans le vestibule où se trouvait François ; il s'approcha d'elle et lui expliqua ce que demandait Fritz, en lui demandant ce qu'il fallait faire.

— Entrez chez mon grand-père, dit la jeune fille, puisque monsieur prétend qu'il vient de la part du roi ; il vous reprocherait peut-être de ne l'avoir pas averti.

François se décida malgré lui à troubler le sommeil de son maître, et

Antoinette demeura seule avec Fritz.

— Il est certain, lui dit Antoinette avec une voix douce et avec un peu d'hésitation, il est certain que vous venez de la part du roi ?

— Oui, ma cholie demoiselle, dit Fritz. Oui : il est une chose convenue entre le roi de France, le marquis de Ambreville et le pauvre Fritz.

— Entre vous trois? dit Antoinette avec un sourire d'incrédulité, c'est fort bien ; mais vous sentez qu'il faut que vous disiez vrai, c'est au nom seul du roi que j'ai fait réveiller mon grand-père, et il y aurait de l'inhumanité à troubler sans motif le sommeil d'un homme âgé.

— L'y être une chose convenue.

Alors une légère curiosité s'empara d'Antoinette. C'était mal peut-

être, mais la jeune fille céda sans s'en apercevoir à un penchant qu'on reproche à son sexe.

— Ah! monsieur, c'est une chose convenue entre le roi, mon grand-père et vous.

— Oui, ma cholie demoiselle.

Dans ce moment, François arriva en disant qu'en effet le marquis d'Ambreville avait donné rendez-vous à Fritz, un Suisse de la garde royale; qu'il allait s'habiller, et qu'il désirait qu'on donnât à déjeuner au soldat helvétien, qui attendrait ainsi avec patience le moment où il pourrait être introduit auprès de lui.

Antoinette fit passer Fritz dans la salle à manger, et le fit asseoir. On mit devant lui une bouteille de vin, du pain bien blanc et une per-

drix froide. Fritz avait l'appétit ouvert de bonne heure, il aimait les perdrix, et il se mit à manger avec la vivacité et la vigueur d'un chasseur de chamois qui aurait couru les montagnes pendant six heures. Antoinette, debout devant lui, considérait le jeu actif de ses mâchoires robustes, et elle attendait avec impatience qu'une circonstance imprévue lui permît de satisfaire sa curiosité. Fritz, de son côté, regardait cette jolie fille, qui le servait avec bonté; il ignorait qui elle était; mais, en voyant ses cheveux blonds, sa jolie figure et ses petites mains blanches, il se disait qu'il serait bien heureux si c'était là par hasard la jolie femme qu'on lui avait promise. Le vin rend communicatif; il buvait, il obser-

vait Antoinette, il buvait, il mangeait une aile de perdrix, puis l'autre, puis la cuisse, puis les blancs de l'estomac, et le souvenir de la méchante Ketty, marchande de modes dans la rue Vivienne, était bien loin de lui. Antoinette souriait à l'appétit du Suisse; Fritz souriait aux sourires d'Antoinette, et de sourires en sourires l'Helvétien se persuada que cette petite femme serait la sienne. Elle avait bien dit mon grand-père, en parlant de M. le marquis d'Ambreville; mais Fritz n'était pas sur le français aussi fort que Me. Dupin, et cette partie des paroles de la jeune fille avait passé sans qu'il y fît attention; il prit donc un air moitié tendre, moitié niais, moitié confidentiel, et quand

il eut rongé son dernier os, et que sa main commença à s'étendre sur quelques biscuits de Reims qui étaient à sa portée, il dit à mademoiselle Antoinette :

— Ma jolie demoiselle, moi avoir hier sauvé le roi de France.

— En vérité ! dit Antoinette.

— Avoir tué un dogue qui voulait manger lui.

— Vraiment !

— Sur le honneur ! et le roi avec le marquis de Ambreville avoir promis à moi une cholie fille.

— Une jolie fille ! reprit Antoinette en souriant.

— Oui, une cholie fille pour le mariage.

— Ah ! le roi vous a promis de vous marier !

— Ia, ia, mon cholie demoiselle, vous avez vu hier dans le soir le marquis de Ambreville.

— Oui, monsieur.

— Li avoir à vous parlé de rien ?

— De rien, monsieur, dit Antoinette d'un air sec.

— M. d'Ambreville est prêt à vous recevoir, dit François en entrant dans la salle à manger.

Le Suisse se leva comme un chien dépisté, et passa dans la chambre du marquis, en disant :

— Sacremen tarteiff ! li être pas celle-là, cela être bien fâcheux, li être bien cholie.

— Est-ce que mon grand-père a le projet de marier tous les Suisses de la garde, se dit Antoinette. Oh ! non, il aurait trop à faire ; mais

celui-ci a empêché que le roi ne fût mangé par un dogue c'est différent. Qui lui fait-il épouser?

Et sa jeune tête se mit à chercher laquelle pouvait être la jeune fille sur laquelle le marquis avait jeté les yeux.

Ce ne pouvait pas être sa femme de chambre, ni Suzon la blanchisseuse, parce que Suzon était promise au fils d'un menuisier qu'elle devait épouser dans la quinzaine. Si c'était, par hasard, mademoiselle Irma, jeune personne fort jolie, qui venait toutes les semaines raccommoder son linge? Impossible, mademoiselle Irma ne voudrait pas d'un Suisse; elle était trop bonne Française pour cela. Elle fréquentait le *Prado*, elle allait à *l'Ambigu*, à *la*

Gaieté, et sans doute elle épouserait un Parisien. Antoinette ne trouvait rien qui pût lui faire présumer quel serait le choix du marquis, et jamais elle n'aurait songé à son amie Adélaïde. Elle resta donc chez elle sans plus songer au Suisse; et, en dépit de ses quartiers de noblesse et des antipathies du marquis, sa fraîche imagination lui retraça le jeune Brutus. Elle le voyait son mari, et s'arrangeait un petit bonheur à elle, simple, doux, modeste comme ses goûts et pur comme son cœur. L'œil noir de Brutus, sa taille élancée, sa figure ouverte, la bonne éducation qu'il avait reçue, s'accordaient merveilleusement avec tous les projets d'avenir de mademoiselle Antoinette.

Le marquis d'Ambreville était

sorti de son lit, et sa toilette du matin était ce jour-là fort différente de celle de la veille. Il ne s'agissait pas d'aller à la chasse avec le roi, cet honneur extraordinaire ne devait pas se renouveler, et, à vrai dire, si le marquis eût été le compagnon habituel de Charles X, il n'y aurait pas pu tenir. Charles était un vieillard vigoureux, qui faisait sans inconvénient ses quatre ou cinq lieues par jour; au lieu que le marquis était rempli de douleurs que lui avait procurées déjà l'exercice violent auquel il s'était livré la veille.

M. d'Ambreville était étendu dans son grand fauteuil à dossier, les pieds chaussés dans des pantoufles fourrées, les jambes protégées par des pantalons de pluches

blanches, et le corps habillé d'une grande redingote qui se boutonnait jusqu'au menton. Son vénérable chef était couvert d'un bonnet de velours bleu, et il ne ressemblait pas mal, ainsi accoutré, au malade imaginaire de Molière dans les bons jours, et lorsque M. Purgon lui a permis de faire un peu de toilette.

— Sa Majesté est de fer, poursuit-il, elle trotte comme un chien barbet, je veux dire comme un noble étalon, parmi les broussailles et tous les chemins de la forêt, sans que cela l'incommode; et moi, non-seulement je suis resté vingt fois en arrière, mais encore je ne puis plus remuer aujourd'hui ni pieds, ni pates, tandis que le roi est à courir

les plaines depuis deux heures........ Mais voici mon Suisse, voici mon brave Helvétien. Asseyez-vous là, mon ami, nous allons causer affaires; bon, vous avez fait couper vos moustaches, c'est on ne peut mieux, cela entre parfaitement dans mes projets. Le Suisse Fritz s'assit modestement sur le bord d'une chaise que le marquis lui indiqua du doigt, et celui-ci, qui aimait à parler et à se faire écouter surtout quand il était certain que son auditoire ne le contredirait pas, s'apprêta à commencer son discours.

M. le marquis d'Ambreville n'aimait pas la famille Ledru. Tout lardé qu'il était d'opinions aristocratiques, il se considérait comme infiniment au-dessus de cette famille, sur

laquelle il croyait, en droit, pouvoir exercer un pouvoir qu'il tenait de sa naissance. Sans doute, depuis la révolution, aucune loi, aucune coutume, aucun usage ne lui donnait le pouvoir qui n'était ni dans le fait ni dans les mœurs; mais cette vérité, dont il pouvait se convaincre par ses yeux au milieu de Paris, *un homme comme lui* ne la voyait pas; il savait bien qu'il trouverait dans Pierre Ledru une résistance opiniâtre; mais il regardait cet homme comme d'une nature particulière, qu'il pourrait dompter avec quelque flatterie s'il voulait bien s'abaisser jusque-là. Pour André Ledru, il le croyait plus raisonnable, et il pensait que, lorsque lui, marquis d'Ambreville, le lui demanderait,

M. André se ferait un plaisir de l'obliger. Les prévisions du père Lebeau, qui prétendait que l'amour d'Ernest pour Adélaïde pourrait finir par un mariage, l'inquiétaient, et il désirait marier lui-même la jeune fille pour se retirer tout souci. Lorsque Fritz demanda une petite femme au roi de France, le marquis pensa tout de suite à Adélaïde; et au moment dont nous parlons, quelques instans avant que le Suisse n'entrât chez lui, voici comment il raisonnait.

—Cette famille des Ledru est pauvre; elle m'a des obligations, elle me doit, donc je suis son protecteur. Ces gens-là ne refuseront rien à un homme comme moi. Voici un honnête Suisse, bon soldat,

franc, courageux, pur et sentimental comme ils le sont tous, qui demande une femme; je le présente, il travaille à l'imprimerie, il est galant pour la fille de la maison, il lui fait la cour, il plaît ou il ne plaît pas, mais il devient amoureux; et moi, au bout de trois mois, je me présente à M. André Ledru, qui est l'homme raisonnable de la maison, et je lui dis : Vous avez chez vous un jeune homme, mon protégé, un brave garçon, honnête, laborieux, bon ouvrier; il aime votre fille, mariez-les, et je vous rends vos lettres de change, ce sera la dot de mademoiselle Adélaïde. Il n'y a rien à dire à cela. Le père fait bien quelques façons; sa fille est, dit-il, trop bien élevée pour

vouloir d'un ouvrier; mais, vaincu par mon raisonnement, il accepte; le mariage se fait, et il m'en coûte vingt-cinq mille francs; mais je suis riche, cela m'importe peu, je tiens la parole que j'ai donnée au roi et à l'Helvétien, et je me délivre des craintes que l'amour de M. Ernest me coûte.

Le marquis jugeait ce plan infaillible; il le trouvait fort raisonnable. Cependant le caractère des Ledru, leur amour pour leur enfant, et les dispositions du cœur de mademoiselle Adélaïde l'inquiétaient un peu; il sentait qu'il ne pouvait pas proposer ce mariage aux Ledru tout d'abord; il fallait de l'adresse, et il comptait ne demander à André Ledru que l'admission de Fritz

dans son imprimerie. Mais le mariage du Suisse était néanmoins une chose si certaine pour lui, que, lorsqu'il le vit entrer, il sourit malgré lui, en songeant à l'amour d'Ernest pour Adélaïde, et à la manière dont un amant aimé se venge d'un époux; il lui sembla voir un de ces beaux cerfs dix-cors que le bon roi Charles X mettait si impitoyablement à mort.

— Bon! mon garçon, vous voilà assis, c'est parfait. Vous venez pour l'affaire d'hier?

— Ia, monsir.

— Pour le petit femme, comme vous dites.

— Ia, ia.

— C'est très-bien. Écoutez-moi : je vous ai promis une femme.....

— Ia, ia.

— Mais je ne vous l'ai pas promise tout de suite; on ne prend pas une femme comme on prend une aune de drap chez un marchand, ce n'est pas l'usage en France.

Ici, la figure de Fritz s'allongea considérablement, et le marquis put s'apercevoir qu'il avait compté sur une prise de possession immédiate.

— Que diable! continua le marquis, vous êtes bien pressé.

— Ia, ia, pressé beaucoup, monsir le marquis.

— Tant pis; mais, mon ami, vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais vous présenter comme ouvrier imprimeur; vous ne direz pas que vous êtes dans la garde royale, souvenez-vous en bien; cela gâterait

tout ; car, je vous le dis avec douleur, vous n'allez pas entrer chez des royalistes.

— Et le petit femme, interrompit le Suisse qui n'avait qu'un objet en vue.

— Le petit femme, dit le marquis, n'est pas plus royaliste que les autres, mais cela ne vous regarde pas. Vous travaillerez assidûment ; vous ferez la cour à la demoiselle de la maison, et vous tâcherez de vous faire aimer ; prenez-vous-y adroitement, il faut gagner votre femme. Ce sera moi qui vous la donnerai, pourtant, en ce sens que je vous fournirai la dot, et que d'une manière ou d'une autre j'arrangerai les affaires. Mais il vaut beaucoup mieux que vous lui plaisiez, que si c'était

tout-à-fait une chose de convenance et de complaisance, n'est-il pas vrai?

— Ia, ia, dit Fritz.

— Avez-vous déjeuné? dit brusquement le marquis.

— Ia, ia, dit Fritz, avec un cholie demoiselle.

— Comment! avec une demoiselle?

— Non, non, reprit Fritz, moi avoir pas mangé une demoiselle, mais un bon perdrix devant un demoiselle.

— A la bonne heure, dit le marquis.

Il se leva, et, ayant fait signe au Suisse de le suivre, il usa de sa prérogative de voisin. Il se présenta en pantoufles chez André Ledru; il apprit à sa grande satisfaction que

Pierre Ledru n'était pas au logis, et il entra avec Fritz dans le cabinet d'André. Celui-ci était déjà courbé sur ses livres, et la table sur laquelle il travaillait était jonchée d'épreuves.

Dès qu'André aperçut le marquis, il se leva et vint au-devant lui avec cette dignité naturelle qui est le partage d'un homme bien élevé. Toutes les fois que le marquis voyait André, il éprouvait pour lui un respect involontaire, et ne se sentait nullement à son aise. C'était la faiblesse et l'orgueil devant la force et l'honnêteté.

— Monsieur André, dit le marquis, vous m'avez offert vos services il n'y a pas long-temps, et, comme vous le voyez, je ne tarde pas à vous mettre à contribution.

— Qu'y a-t-il, monsieur? lui répondit André; je suis tout prêt à vous obliger si je le puis.

— Oh! presque rien, reprit le marquis d'un ton qu'il s'efforça de rendre léger et indifférent; je m'intéresse à ce garçon, et je viens vous prier de lui donner de l'occupation dans votre imprimerie.

— Monsieur a servi? dit André, en regardant la tournure empesée de Fritz d'un air connaisseur.

— Ia, ia, dit Fritz.

— Il a servi quelque temps, reprit le marquis.

— Si monsieur veut apprendre l'état de compositeur, dit André Ledru, il y trouvera quelques difficultés, c'est un métier qu'il faut commencer enfant.

— Oh ! monsieur André Ledru, Fritz, c'est son nom, connaît votre état, il est imprimeur depuis son enfance.

— C'est différent, dit André; mais il reste encore une difficulté.

— Laquelle ?

— Votre protégé, monsieur, paraît étranger, il me semble qu'il vient de prononcer quelques mots allemands, et nous n'imprimons ici que du français.

— Je suis de Suisse, né dans un beau canton avec des montagnes.

Fritz, en prononçant ces mots, en disant qu'il était né dans un beau canton avec des montagnes, s'était efforcé de parler le meilleur français possible; André Ledru sourit, et le marquis continua :

— C'est un service que je vous demande, monsieur Ledru, dit le marquis ; vous m'obligerez sensiblement.

— Cela suffit, monsieur, répondit le prudent Ledru, si vous me répondez des mœurs et de l'honnêteté de monsieur.

— Je vous en réponds, dit le marquis.

André Ledru sonna, et son fils Brutus ne tarda pas à entrer dans son cabinet. M. d'Ambreville daigna être aimable avec ce jeune homme qui était l'ami de son petit-fils, et André dit à Brutus.

— Brutus, mon fils, conduisez monsieur à l'imprimerie, donnez-lui une casse, de la distribution, et fournissez-lui de la copie.

Fritz suivit Brutus, et le marquis resta seul avec André; après quelques complimens insignifians, quelques remercîmens civils, M. d'Ambreville retourna chez lui en se disant:

— Il est accepté presque sans objection: voilà le premier pas fait. Allons, si M. Fritz est un peu adroit, dans quelques mois il sera l'époux de la jolie Adélaïde, et, ma foi, M. Ernest, pour être heureux, n'aura qu'à se mettre bien avec le colonel de Fritz; on enverra mon gaillard en garnison à Orléans, et Ernest s'arrangera avec la femme.

Voilà comment le marquis d'Ambreville entendait les mœurs. Ce n'était pas qu'il fût précisément vicieux; mais cette manière de voir

s'accordait avec les habitudes de sa caste; c'était ainsi qu'on faisait avant la révolution, c'était ainsi qu'il avait fait dans sa jeunesse, et il y revenait tout naturellement, sans songer le moins du monde à l'immoralité de cet arrangement.

Le soir, Fritz, au sortir de l'imprimerie, revint chez lui pour lui donner quelques détails sur sa première journée.

— Eh bien! Fritz, lui dit le marquis, avez-vous bien travaillé?

— Ia, beaucoup, monsieur le marquis de Ambreville; mais je avre fait aussi autre chose.

— Et qu'avez-vous donc fait?

— J'y avre vu mon petit femme.

— En vérité?

— Oui, monsieur le marquis, je

avre vu elle comme elle descendait l'escalier. Oh! monsieur le marquis, quelle jolie petit femme, un œil noir et des cheveux noirs!

— Je la connais, dit le marquis.

— Avec un front et des joues bien blancs.

— Je la connais, Fritz.

— Avec des pieds bien petits et des mains aussi.

— Je la connais.

— Je lui ai parlé.

— C'est fort bien fait. Que lui avez-vous dit?

— Bonjour, mademoiselle.

— Et après?

— Rien.

— C'est encore mieux; il faut, Fritz, aller doucement; il faut commencer par vous faire aimer. Si

l'on soupçonne que je vous ai fait entrer dans cette maison pour épouser la jeune fille, nous en viendrons plus difficilement à bout; il convient au contraire que cela paraisse ne pas venir de moi, mais de vous.

Fritz convint de la justesse des observations du marquis, il promit de s'y conformer, et, empochant sans façon quelques écus que le marquis lui mit dans la main, il s'en fut dans un cabaret pour boire, à sa nouvelle fortune, à ses nouvelles amours, à la santé du dogue, et à l'oubli de mademoiselle Ketty.

Cependant Brutus ne voyait pas d'un bon œil le nouvel ouvrier que son père avait pris; mais, amoureux d'Antoinette, il ne voulait pas in-

disposer le gentilhomme contre lui personnellement.

Si je renvoie ce maudit Suisse, pensait-il, il ira se plaindre au marquis, et ce sera un obstacle de plus à une chose déjà si difficile, si elle n'est pas impossible.

L'amour se flatte toujours. Brutus sentait fort bien que le marquis ne lui accorderait jamais la main d'Antoinette; mais qui sait ce qui peut arriver?

Pierre Ledru n'était pas amoureux, et le marquis lui était suspect à plus d'un titre : Un jour, en se promenant dans l'atelier de son fils, ainsi qu'il le faisait quelquefois, il avisa la chevelure rouge de Fritz, et fut rôder autour de lui

sans lui adresser un mot; ensuite il descendit chez André.

— Tu as un Anglais à l'atelier? lui dit-il.

— Moi, mon père.

— Un Anglais, un Allemand, un Cosaque à crinière rouge! hum, hum!

— Ce n'est, mon père, ni un Anglais, ni un Allemand, ni un Cosaque; c'est un Suisse.

— Hum! un Suisse. Et comment se fait-il qu'au lieu de donner du travail à des Français, vous alliez chercher des Suisses?

— Je ne l'ai point recherché, dit André, c'est lui qui est venu à moi, avec la protection du marquis auquel vous savez que nous ne pouvons rien refuser.

— Le marquis, le marquis! dit Pierre Ledru. Voilà le fin mot, voilà qui m'apprend tout.

Le fier républicain retourna auprès de Fritz, il l'interrogea, il le questionna; mais le Suisse prudent ne lui avoua jamais qu'il était dans la garde royale. L'amour, ou, pour mieux dire, l'envie qu'il avait de posséder *un petit femme*, et que ce *petit femme* fût Adélaïde, lui avait fait deviner que le royalisme n'était pas la vertu distinctive de la maison Ledru, et il ne se vantait ni du dogue tué, ni du roi de France sauvé.

Le soir, à la veillée, lorsque Pierre Ledru, son fils, son petit-fils et sa fille furent rassemblés devant la lampe à double bec, l'entretien roula de nouveau sur le Suisse.

—Pour moi, disait Pierre avec un air dédaigneux, je me souviens toujours de Robespierre jeune, un brave jeune homme, mon ami, qui malheureusement avait la vue basse et portait des lunettes; dès qu'on lui parlait de M. Cazalès, ou de l'abbé Maury, il disait : *Timeo Danaos*, *Timeo Danaos*, ce qui veut dire : J'ai peur des royalistes, je les crois capables de tout; et je me souviens aussi qu'une fois l'abbé Maury lui envoya quelques assignats qu'il lui devait, et qu'il s'en débarrassa tout de suite en payant sa blanchisseuse et disant : *Timeo Danaos*, *Timeo Danaos*. La chère citoyenne aurait, sans cette circonstance, attendu un peu plus long-temps le paiement de son mémoire.

Quand Pierre Ledru parlait, son fils n'osait jamais l'interrompre; c'était un respect filial qu'il avait toujours, et toute sa famille l'imitait, à l'exception pourtant de Brutus, que l'extrême tendresse de son grand-père et sa qualité de filleul enhardissaient quelquefois. Dans le moment dont nous parlons, Brutus, voulant arriver à une conclusion, se permit de dire :

— Eh bien ! mon bon papa !

— Eh bien ! mon cher Brutus, je pense comme Robespierre le jeune.

— Et moi aussi, dit Brutus.

La jeune Adélaïde jeta un coup d'œil fixe à son frère, et André Ledru dit à son fils.

— Taisez-vous, mon fils, on ne vous demande pas votre opinion.

— Tu diras tout ce que tu voudras, reprit Pierre Ledru, mais je n'aime pas ce Suisse, et je pense que de son côté celui qui nous a fait ce cadeau, quoique nous lui ayons une obligation forcée, ne nous aime pas davantage. Pourquoi ce marquis a-t-il tenu à faire entrer ce Fritz dans notre maison? Quel rapport y a-t-il entre un pauvre diable qui n'a que ses dix doigts et le riche d'Ambreville? Nous sommes les voisins du marquis depuis vingt ans, depuis quarante, peut-être. Sans nous mêler de ses affaires, nous connaissons cependant ceux qui fréquentent son hôtel. Qui de nous a jamais vu Fritz aller chez le marquis? Enfin, qui a rapproché ces deux hommes? Ce qui les a rapprochés, je vais vous le

dire; c'est que, dans la conspiration permanente des Bourbons contre nos libertés, les conspirateurs, quoiqu'ils aient en main la force, le pouvoir, l'argent, tremblent de tous leurs membres ; ils savent qu'on ôte la vie à un homme, mais non pas le désir où la volonté d'être libre. Les Français leur font peur parce qu'ils les veulent asservir; il faut donc non-seulement les soumettre par de mauvaises lois et des actes arbitraires, mais encore il faut s'assurer de la soumission générale par la soumission particulière; pour cela, il faut avoir des agens chez les bons citoyens, qui entrent dans les foyers domestiques, qui prennent note des paroles, qui devinent les pensées, qui dénoncent les actions. Le mar-

quis est un de ceux qui ne veulent pas la liberté et qui cherchent à l'étouffer par tous les moyens. Il entre dans les conseils du prince, il sait ce que l'on fait, ce que l'on projette de faire ; il connaît ceux qui, comme nous, aiment la liberté, ceux qui, comme nous, ne courbent la tête qu'avec peine sous le joug des Bourbons; peut-être même M. d'Ambreville est-il chargé de surveiller les personnes de son voisinage.

—Ah! mon grand-papa, le grand-père de notre ami M. Ernest, un espion! dit Adélaïde en rougissant.

— Taisez-vous, petite fille, quand on a une opinion et qu'elle est consciencieuse, on en devient facilement le Séide; entendez-vous, mademoiselle, le Séide! Je ne sais pas

bien ce que c'était que ce Séïde, mais je suis bien certain que c'était un royaliste, et, quoique je ne croie pas qu'il y ait beaucoup de royalistes de bonne foi, je fais l'honneur à M. d'Ambreville de le placer parmi le petit nombre que je veux bien admettre.

Personne ne fut assez hardi pour contredire le vieillard. Adélaïde baissa les yeux, et Pierre Ledru, rassemblant ses idées, continua ainsi :

Je le crois donc chargé de surveiller les personnes du voisinage et de rendre compte de leur conduite, ou même de leurs sentimens. Il ne fait point cela comme espion, sans doute, mais dans l'intérêt de sa cause, pour connaître amis ou ennemis, et pour s'attacher ces der-

niers. Ainsi, il a eu le bonheur de savoir que M. Ernest, ce bon et brave Ernest, qui aurait dû naître plébéien, car il en est digne, que M. Ernest, dis-je, nous a été utile. Le marquis en a été ravi; il est arrivé. Il a fait ses accommodemens avec mon fils, et il s'est retiré heureux d'avoir trouvé un moyen de nous attacher à lui par la crainte ou la reconnaissance. Vous voyez qu'il n'a pas tardé à user de l'ascendant qu'il a; il est venu, et il a proposé à mon fils de prendre chez lui un étranger, un Suisse; mon fils n'a pas pu refuser. Le Suisse est chez nous, c'est un espion! C'est un homme qu'il faut renvoyer sans miséricorde, parce qu'il dénonce tout ce qui se passe ici; je m'en suis douté, dès

que je l'ai vu : quand j'ai appris que c'était un cadeau de M. d'Ambreville, j'en ai été certain. Petite fille, dit-il, en s'adressant à Adélaïde, vous avez oublié de mettre de l'huile dans la lampe, la voilà qui s'éteint et qui pâlit comme la liberté sous le Directoire et sous le Consulat.

Pierre Ledru avait parlé avec feu et avec enthousiasme ; il avait parlé comme jadis il l'avait si souvent entendu faire dans les clubs fameux dont il avait fait partie, et il était content de son éloquence. Après avoir fini, il promena ses regards sur son auditoire, comme pour demander son approbation, et, en attendant ce qu'on allait lui répondre, il se renferma dans un silence calme et digne.

Nous ferons observer ici que l'opinion de Pierre Ledru n'était pas juste, parce que l'aristocratie, les gens comme le marquis d'Ambreville ne prenaient pas toutes ces petites précautions contre la nation; ils avaient plus de confiance en leur force, et surtout dans le droit divin. Mais il n'en était pas de même de l'astucieuse compagnie des jésuites; sans dédaigner la force, elle lui préférait la ruse, comme la connaissant mieux, l'ayant employée plus souvent, et étant d'ailleurs plus conforme à ses maximes immorales. Il est certain que si, au lieu d'être introduit dans l'imprimerie par le marquis, Fritz l'eût été par le père Lebeau, le Suisse eût été exactement ce que disait Pierre Ledru.

Après un moment de silence, André Ledru répondit à son père :

— Je pense que vous vous trompez ; nous n'avons aucune raison pour accuser ainsi la moralité d'un homme comme le marquis, qui est d'une autre opinion politique que la nôtre, il est vrai, mais que nous avons reconnu jusqu'ici comme un honnête homme, et il n'est rien de plus odieux que le crime dont vous le chargez sur une simple supposition ; ce Suisse que vous ne pouvez souffrir est peut-être un garçon honnête.

— C'est toujours cette générosité, mon fils, dit le vieux républicain, qui a perdu les amis de la patrie et de la liberté. Tôt ou tard tu reconnaîtras que j'ai raison ; mais le mal

sera fait, et Dieu veuille qu'il soit temps d'y remédier !

— Et quand même ce Fritz serait un espion, dit André avec le dédain d'un soldat de l'empire ; quand même le marquis d'Ambreville s'abaisserait jusqu'à jouer ce rôle chez moi, je m'en f.....

— Ah ! ah ! dit Brutus en riant, et moi aussi.

— Vous avez raison, mes enfans, reprit Pierre entraîné par la gaieté générale ; car au fond les vrais amis de la liberté ne périront pas, et après nous d'autres.

Mais mademoiselle Adélaïde, avec ce tact délicat qui caractérise son sexe, fit quelques observations malicieuses sur la tournure empesée et les cheveux rouges du pauvre Fritz,

puis elle se hâta de changer la conversation. Pierre Ledru prit Brutus à part.

— Mon garçon, lui dit-il, tu vois les scrupules de ton père ; il a peut-être raison en principe comme nous disions en 93, mais au fond je suis persuadé que je ne me trompe pas. Nous ne renverrons pas cet homme, ce Suisse, puisque ton père y voit des inconvéniens, et qu'en effet nous avons des motifs pour ne pas brusquer le marquis ; mais, mon fils, le marquis, je pense, n'a pas prétendu que nous nous servissions d'un mauvais ouvrier, d'un homme négligent, et si M. Fritz se permettait de ne pas venir à l'heure ou de faire trop de bourdons [1], alors tu com-

[1] Bourdon, *terme d'imprimerie.*

prends, mon ami, ce qu'il serait convenable de faire.

Cependant M. Fritz était l'exactitude même; il arrivait à l'imprimerie avant tous les ouvriers, il la quittait le dernier, et ne se grisait que le samedi soir et le dimanche, chose très-permise, et à laquelle M. André Ledru n'avait rien à dire, si même il ne l'ignorait pas; et quant aux bourdons, quant aux erreurs typographiques que son peu de connaissance de la langue française lui faisait commettre, on ne pouvait pas raisonnablement les mettre sur le compte de sa mauvaise volonté : mais M. Fritz recherchait toutes les occasions de voir mademoiselle Adélaïde; lorsqu'il la rencontrait dans l'escalier,

il lui faisait un salut respectueux, quelquefois même il se hasardait jusqu'à dire :

— Vous être un bien choli petit femme. Adélaïde commença par rire de ces politesses suisses; mais ensuite leur continuité l'effraya.

— Que me veut cet homme? pensa-t-elle, avec son baragouin et ses cheveux rouges. Pourquoi ne se conduit-il pas envers moi comme tous les autres ouvriers? Ils passent, ils vont et viennent, ils me saluent, et tout est dit. M. Fritz s'attache à moi : si je descends dans la cour, il est là; si je sors pour une visite ou pour une affaire, il marche sur mes talons; cela veut dire quelque chose, et j'en parlerai à Brutus.

Un dimanche matin, M. Fritz

oublia sa bouteille, et, sous le prétexte de venir distribuer ses caractères, il vint à l'imprimerie; il avait un bouquet à la main, et dès qu'il aperçut Adélaïde il courut à elle :

— Mon demoiselle, lui dit-il, voici des petits fleurs pour vous; y avoir une pensée dedans, mon demoiselle, y avoir une pensée dedans.

Adélaïde craignait précisément qu'il n'y eût une pensée dedans; elle salua froidement son adorateur, et s'enfuit sans accepter le bouquet, désespérée de la ténacité helvétique qui attachait sans cesse Fritz à ses pas.

Ce jour-là, Ernest d'Ambreville avait congé. Il se hâta de sortir de l'école, de se présenter un moment

chez son grand-père, qu'il ne vit pas, et il courut chez les Ledru. On aurait dit que tous les parens du monde s'étaient entendus pour s'éloigner; M. d'Ambreville était sorti de son hôtel, Pierre et André Ledru avaient été voir des caractères nouveaux dont ils avaient besoin, et quand Ernest arriva il trouva Adélaïde seule, et sa tête cachée dans ses mains.

— Adélaïde! dit-il avec une voix douce.

La jeune fille retourna la tête.

— Ah! Ernest, monsieur Ernest, c'est vous?

— Eh! oui, mademoiselle, oui, ma chère Adélaïde; est-ce que vous ne m'attendiez pas?

Adélaïde avoua, en rougissant,

que le jeune homme avait deviné, et elle répandit quelques larmes.

— Vous pleurez, Adélaïde, lui dit Ernest, vous pleurez, et qu'est-il donc arrivé de fâcheux dans votre maison ? Votre père, M. Pierre Ledru, Brutus, se portent bien, à ce que j'imagine ; de quoi donc vous affligez-vous ?

— Nous ne vous avons pas vu depuis plus de trois semaines, monsieur Ernest.

— C'est vrai ; mais vous savez pourquoi : tous les élèves ont été consignés pour la faute de quelques-uns que nous n'avons pas voulu révéler. Je l'ai écrit à Brutus, n'osant pas vous écrire à vous.

— Ainsi, reprit Adélaïde, depuis

trois semaines vous n'avez pas vu votre grand-père ?

— Non. Je viens de l'hôtel, il était sorti.

— Et Brutus ne vous a point écrit ?

— Non ; cependant il me devait une réponse ; mais c'est un paresseux.

— Sans doute, dit Adélaïde, et à sa place, non-seulement j'aurais écrit, mais encore je serais allé vous voir.

— Il y a donc des nouvelles, dit le jeune homme, en fixant des yeux ardens sur la jeune fille, et fâché sans doute qu'un accident, quel qu'il fût, l'empêchât de parler sans interruption de son amour.

— Oui, monsieur, il y a des nou-

velles. Ah ! monsieur Ernest, vous êtes bien bon, mais vous nous avez trompés.

— Moi ! s'écria le jeune homme. Alors Adélaïde se mit à lui raconter comment le marquis d'Ambreville avait découvert l'existence des lettres de change, comment il les avait payées. Elle ajouta que, fort de ce titre, il était venu chez son père, et en avait obtenu de nouvelles créances.

Ernest devint pâle, puis sa figure se colora de rage et d'impatience.

— Mais, Ernest, lui dit la jeune fille, cet argent que vous avez prêté à mon grand-père n'était point à vous ?

— Eh ! non, Adélaïde, il n'était point à moi. Comment voulez-vous

qu'un élève de l'École ait une aussi grosse somme ?

— Vous aviez cependant assuré le contraire ?

— Cela est vrai.

— Vous avez donc menti ?

— Et sans doute.

— Fi, que cela est vilain de mentir, Ernest.

— Comment vouliez-vous que je fisse ? il fallait bien mentir pour vous tirer d'affaire. J'ai vu le désespoir de votre grand-père, j'ai jugé de l'état où devait être votre père ; Brutus, vous, vous pour qui je donnerais ma vie, je me serais jeté dans la Seine, dans un gouffre pour vous tirer de là.

— Que vous êtes bon, Ernest,

nous le savons bien ici ; aussi nous vous aimons bien.

— Vrai ? s'écria Ernest, en pressant dans ses mains celles d'Adélaïde ; vrai ? Oh ! que n'aurai-je pas fait pour entendre ces mots de votre bouche.

— Mais, Ernest, puisque vous n'aviez pas cet argent, vous l'avez emprunté, c'est tout simple ; et comment comptiez-vous le rendre ?

— Le rendre ? Je n'en sais rien ; franchement, je n'y ai pas trop pensé. Mais il ne faut pas croire que j'aie fait pour cela une action malhonnête ; non, j'ai le bien de ma mère, mon grand-père en est le gérant. Il est mon tuteur, cela est vrai ; mais ce bien est à moi, et je possède bien au delà de ce que j'ai emprunté.

— Emprunter à des usuriers, dit Adélaïde, ne recevoir qu'une moitié de la somme pour laquelle on donne un titre!

— Eh! ma chère Adélaïde, dit Ernest, à qui voulez-vous qu'on emprunte si ce n'est aux usuriers? il n'y a que ces messieurs qui aient de l'argent pour les jeunes gens. A mon âge, on fait des dettes pour payer des folies ou des sottises; j'en ai fait pour être utile à d'honnêtes gens, à de vrais amis; trouvez-vous cela si mal?

— Vous aurez toujours raison avec moi, dit Adélaïde, qui ne savait que répondre, mais qui sentait qu'il y avait néanmoins de bonnes raisons à opposer.

Mademoiselle Adélaïde était heu-

reuse; elle était avec l'homme qu'elle aimait, et jouissait d'un de ces courts momens où le cœur s'épanche avec plaisir dans un cœur aimé; elle continua donc ses confidences.

—Vous ne savez pas tout, Ernest, continua-t-elle.

— Qu'y a-t-il donc encore? qu'est-il encore arrivé de fâcheux?

— Votre grand-père a fait un arrangement qui nous laisse ses obligés, et il n'a pas tardé à nous demander un service.

— Ah! et qu'a-t-il demandé?

— Il a placé chez nous, comme ouvrier, un Suisse. Oh! si vous le voyiez, Ernest, vous ne pourriez vous empêcher de rire; c'est un jeune homme fort laid, et qui a les che-

veux rouges. Il y a quelqu'un ici qui a pensé, vu l'état et les opinions de la famille, que c'était un espion; mais mon père a rejeté cette idée: il est certain, et il l'a dit formellement, que M. le marquis d'Ambreville est trop honnête homme pour être descendu jusque-là auprès de nous, ni auprès de personne au monde.

— Cela est vrai, dit en rougissant Ernest, et je l'en remercie.

— Mais ce n'est pas tout, Ernest; moi, j'ai une autre idée que je ne vous dirai pas; mais il y a une chose que je vous dirai.

— Si vous me cachez une seule de vos pensées, Adélaïde, vous êtes une méchante fille.

— Non pas, et je ne suis que trop bonne pour vous.

— Voyons donc ce que vous voulez bien me dire.

— Ce Suisse si laid, si rouge, me fait sa cour.

— Il vous fait sa cour! Adélaïde, s'écria Ernest violet de colère.

— Oui, il me fait la cour.

— Il vous fait la cour, et vous!

— Oh! Ernest, et moi!..... Allez-vous faire le jaloux, allez-vous faire cet Othello dont Brutus commence à comprendre la rage et la colère; car Brutus, monsieur, traduit Shakespear.

— Pardon, pardon, ma chère Adélaïde; mais expliquez-moi, s'il vous plaît, tout cela; dites-moi ce

que vous dit cet homme, et ce qui vous fait croire qu'il vous aime ?

Adélaïde, voyant que M. Ernest était plus raisonnable, expliqua les motifs de ses soupçons, et elle fut jusqu'à parler du bouquet où il y avait une pensée dedans, et par conséquent à avouer que M. Fritz était, dans ce moment même, à l'imprimerie de son père. Ernest, de son côté, s'était contenu pour savoir toute la vérité; mais dès qu'il apprit que son rival n'était qu'à deux pas de lui, il ne fit qu'un saut jusqu'à l'imprimerie; rien ne l'arrêta, ni les cris, ni les prières d'Adélaïde.

— Monsieur Ernest ! monsieur Ernest ! disait-elle, je vous en prie, revenez ; ne faites pas de folies qui me compromettraient.

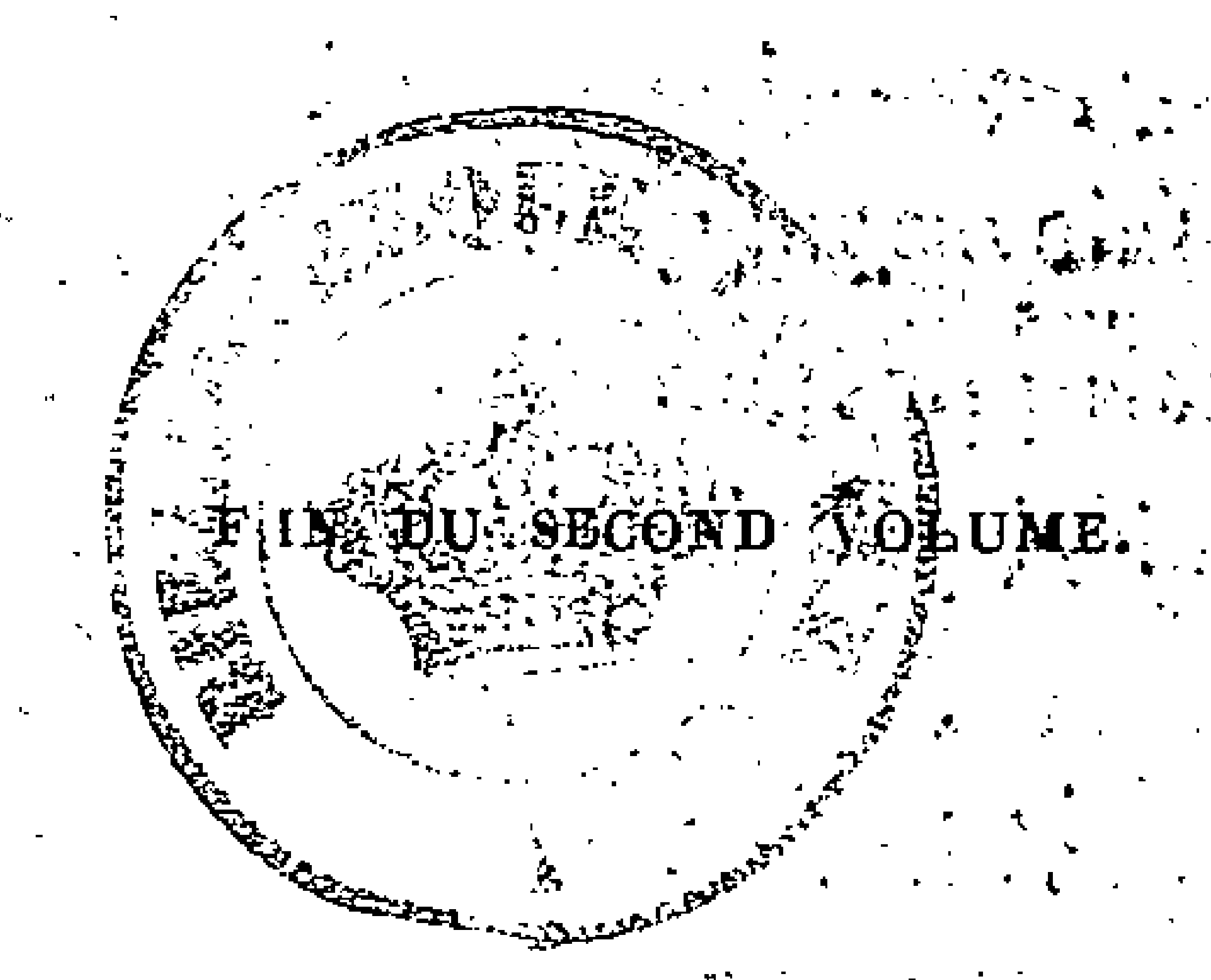
Mais le jeune homme était parti ; il monta dans l'atelier, veuf de tous ses ouvriers, hors un seul, et avisant une crinière rouge.

— Ah ! voici mon drôle, dit-il en saisissant une longue règle en bois qui se trouva sous sa main : ah ! voici mon drôle !

Et il s'escrima sur les épaules du pauvre Fritz, jusqu'à ce que le bois éclatât dans sa main. Fritz, voyant l'uniforme de l'École, et sachant qu'il avait affaire à un officier, ou à un homme qui le serait bientôt, pliait les épaules et se contentait de pousser des cris, et de sautiller sous les coups comme le sabot sous le fouet d'un petit garçon ; enfin il crut voir un moyen de salut en s'élançant rapidement vers la porte

et en deux sauts il fut hors de l'atelier, de la maison, de la rue même, et il se trouva au cabaret, où il espéra rencontrer une consolation helvétienne au fond d'une bouteille de litharge.

Lorsque Ernest rentra dans l'appartement où il avait laissé Adélaïde, la jeune fille était en pleurs.



FIN DU SECOND VOLUME.

ON TROUVE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

OEUVRES DE MARIE AYCARD.

LE SIRE DE MORET, 4 vol........	12 fr.
MARIE DE MANCINI, 3 vol........	9 fr.

SOUS PRESSE :

LE CHEVALIER D'AUBIGNÉ, 4 vol..	12 fr.

A. HENRY, Imprimeur, rue Gît-le-Cœur, n. 8.